



## Le ventre capital

Dans « Caliban et la sorcière », l'Américaine Silvia Federici affirme que le capitalisme n'aurait pas pu se déployer sans le contrôle des corps féminins

**VIRGINIE DESPENTES**  
écrivaine  
et **BEATRIZ PRECIADO**  
essayiste

La lecture de *Caliban et la sorcière* constitue une véritable expérience. Le livre était déjà un classique de l'étude marxiste-féministe, la crise de 2008 lui confère une actualité brûlante. C'est le genre de livre dont on sort transformé, tout en se demandant comment on a pu, auparavant, réfléchir sans les outils qu'il propose. Son sujet – le passage de la société féodale au capitalisme et une analyse de la chasse aux sorcières comme stratégie anti-subversive – sert de prétexte à une réflexion extrêmement ambitieuse : comment pense-t-on l'histoire, et comment peut-on ne pas penser les politiques exercées sur les femmes comme parties prenantes de la construction du capitalisme ?

Née en Italie en 1942, Silvia Federici devient une figure centrale du féminisme dans les années 1970, aux Etats-Unis. C'est là qu'elle commence une lecture féministe de Marx, aux côtés de Selma James, Mariarosa Dalla Costa ou Leopoldina Fortunati – avec qui elle rédigea la première version de *Caliban*. Aujourd'hui, Federici est une voix majeure du mouvement Occupy à New York.

La révolution industrielle est souvent présentée comme un passage quasi naturel : on invente les machines, et les modes de production suivent. C'est faire l'impasse sur les mouvements de résistance, depuis le bas Moyen Age jusqu'au développement du capitalisme, et les stratégies déployées par les pouvoirs en place pour les annihiler. Federici apostrophe ici Marx et Foucault : comment Marx a-t-il pu passer à côté du rôle de la reproduction sexuelle et comment Foucault a-t-il pu oublier la

chasse aux sorcières comme technique disciplinaire ?

Là où Marx pensait le prolétaire comme un corps masculin blanc, Federici étudie le processus de l'accumulation primitive du point de vue des femmes et des colonisés. Elle concentre son attention sur un organe dont Marx avait ignoré la force politique et économique : l'utérus. Federici déclare : « *L'exploitation des femmes a une fonction centrale dans le processus d'accumulation capitaliste, dans la mesure où les femmes sont les reproductrices et les productrices de la marchandise capitaliste par excellence : la force de travail.* » Et elle montre que « *le corps a été pour les femmes, dans la société capitaliste, ce que l'usine a été pour le travailleur salarié : le terrain originel de leur exploitation et de leur résistance.* »

**La chercheuse concentre son attention sur un organe dont Marx avait ignoré la force politique et économique : l'utérus**

Federici rappelle que, avant d'être persécutées, beaucoup de femmes paysannes œuvraient en première ligne des mouvements hérétiques, résistant à l'Eglise et à l'autorité. Leur pouvoir subversif devait être écrasé. Dans ce contexte de chasse aux sorcières, l'hostilité à l'encontre des femmes est allée en grandissant. Federici démontre comment la chasse aux sorcières correspond, au cours des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, à une nécessité politique : les nouvelles industries ont besoin de main-d'œuvre. On va la chercher, d'une part dans les colonies, et d'autre part dans le corps des femmes. Selon l'auteure, le pendant des captures d'esclaves en Afrique fut donc la chasse aux sorcières en Europe. L'objectif était de détruire le contrôle et les savoirs que les femmes avaient exercés sur leurs fonctions reproductrices, de confiner les femmes dans l'espace domestique et de transformer la maternité en travail

forcé : ainsi la procréation obligatoire est-elle une condition sine qua non du développement du capitalisme.

Mais, dans *Caliban et la sorcière*, il est aussi question du FMI. Federici raconte comment, enseignant au Nigeria dans les années 1980, elle fut témoin des conséquences des politiques imposées par le FMI. Elle y vit une prolongation du processus d'enclosure décrit par elle (*lire l'entretien page 2*). Une confiscation bien pensée des formes de vie et des relations collectives. Ces mêmes techniques permirent d'en finir avec les résistances locales en Afrique, en Amérique latine ou en Inde, et elles sont, aujourd'hui, celles que « *la dette souveraine* » permet d'imposer en Europe. Il ne s'agit pas tant de maximiser la fluctuation des capitaux, mais de venir à bout des formes de vie non capitalistes. Une nouvelle chasse aux sorcières est en marche.

Ainsi, affirme Federici, les politiques de punition des femmes, de contrôle de leurs déplacements ne sont pas une variante culturelle, détachée du déploiement du capitalisme, de sa volonté de criminaliser toute sexualité non reproductive. Le féminisme, ici, n'est plus l'étude des heures de crèche et de la répartition des tâches ménagères, mais bien l'outil indispensable de compréhension de la façon dont prospère le néolibéralisme. Federici nous rappelle en passant que les défilés anti-mariage gay ou anti-avortement ne soulèvent pas que des questions personnelles ou religieuses, ils touchent aussi à celle du néolibéralisme. Car sans l'imposition de la maternité aux femmes, le capitalisme perd son socle. ■

**CALIBAN ET LA SORCIÈRE. FEMMES, CORPS ET ACCUMULATION PRIMITIVE** (*Caliban and the Witch. Women, the Body and Primitive Accumulation*), de Silvia Federici, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par le collectif Senonevero et Julien Guazzini, Entremonde/Senonevero, 464 p., 24 €. ■

2

► **La « une », suite**  
Entretien avec Silvia Federici



3

► **Livres de poche**  
La sélection du « Monde des livres »

4

► **Littérature française**  
Daniel de Roulet, Philippe Routier

5

► **Littérature étrangère**  
Alessandro Baricco, Alexandre Ilichevsky

6

► **Histoire d'un livre**  
*L'Enigme éternelle*, de Pearl Buck

7

► **Essais**  
Des pirates barbaresques à la colonisation de l'Algérie

8

► **Le feuilleton**  
Eric Chevillard a passé une soirée avec l'ami Charles Dickens

9

► **Reportage**  
A Dijon dans les pas de George R. R. Martin, auteur du « Trône de fer »



10

► **Rencontre**  
Horace Engdahl, écrivain involontaire

PRIÈRE D'INSÉRER

JEAN BIRNBAUM

## Harry Potter, sorcier du verbe

Le geste critique est d'autant plus exaltant qu'il reste fidèle à lui-même, projetant sur chaque œuvre un même désir. Et tant mieux si l'obstination vire à l'obsession : le corps-à-corps avec tel livre, avec tel film, manifeste alors une authentique ardeur. Par la continuité de son engagement, l'écriture de Jean-Claude Milner en témoigne. Bien sûr, ses sources varient, puisqu'elle garde en mémoire tant les formules de Mao que les sentences de Lacan. Mais de livre en livre, sa plume préserve une stricte discipline de questionnement. Qu'elle décrive le destin de l'école ou celui de la langue, depuis toujours elle n'a qu'un seul objectif : escorter les amis des lettres et des idées, les mettre en garde contre ceux qui veulent les domestiquer.

Voyez le livre que Milner signe sous le titre *Harry Potter. A l'école des sciences morales et politiques* (PUF, « Séries cultes », 192 p., 13 €). Avec l'intelligence pince-sans-rire qu'on lui connaît, le linguiste explore ce qu'il nomme « *le récit potterien* ». Mobilisant Flaubert, Dickens et Marx, il en fait un roman d'éducation sentimentale dont les leçons, émanant d'un monde magique, éclairent notre monde sans magie. La principale porte sur la place que la société réserve au savoir et à ceux qui y tiennent. Milner établit un lien entre sorciers et humanistes, entre l'univers de Poudlard et celui des *public schools* britanniques. Ces analogies posées, il affirme : *Harry Potter* doit être lu comme une fable politique qui décrit la persécution dont les sorciers du verbe, comprenez les gens d'étude et de savoir, sont victimes dans le monde des « moldus », privé de magie et livré au profit. C'est l'occasion d'un génial portrait de la méchante tante Marge en Margaret Thatcher.

Mais la persécution ne serait rien s'il n'y avait l'abaissement. Ce qu'exhibe le récit de J. K. Rowling, conclut Jean-Claude Milner, ce n'est pas seulement la vulnérabilité des intellectuels face au pouvoir. C'est la tentation à laquelle ils succombent trop souvent : devenir les complices actifs de ceux qui haïssent la pensée. ■

Dès la semaine prochaine, retrouvez deux pages « Livres » dans la formule estivale du quotidien. Votre supplément, lui, vous donne rendez-vous le 21 août.

Après le succès  
d'*Un été avec Montaigne*



*Un été avec Proust*

« Tâchez de garder toujours un morceau de ciel au-dessus de votre vie. »  
Marcel Proust.



ÉDITIONS DES ÉQUATEURS

La chercheuse américaine revient sur ce qui lie chasse aux sorcières, femmes au foyer et capitalisme

# Silvia Federici : « Il n'y a rien de naturel dans la famille, dans le travail, dans les rôles sexués »

ENTRETIEN

III ACADEMIE

PROPOS RECUEILLIS PAR  
ANTONIN LAMBERT

« Une histoire des corps durant la transition vers le capitalisme ». Voilà une formule qui pourrait résumer le livre de Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*. L'ouvrage de la chercheuse américaine vient de paraître, dix ans après sa première publication outre-Atlantique. Silvia Federici y propose une histoire de la chasse aux sorcières menée aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, période charnière durant laquelle s'opère « une redéfinition des rapports d'exploitation et de domination », dit l'universitaire marxiste et féministe.

**Qu'est-ce qu'une sorcière, selon votre point de vue ? Et selon celui des pouvoirs qui en organisèrent la chasse ?**

C'est une question complexe. La sorcière est un concept défini entre le début du XV<sup>e</sup> siècle et le milieu du XVI<sup>e</sup> par l'Inquisition, en lutte contre ce que l'on nomme alors « l'hérésie », ces doctrines qui s'opposent à l'orthodoxie catholique. La qualification de sorcière est très large : elle repose au début sur un contexte religieux, mais n'est pas réductible à celui-ci. Le fait de sorcellerie va être rapidement défini par l'Etat.

La sorcière, c'est la pire criminelle sur terre. On dit qu'elle agit contre Dieu, contre l'autorité, contre l'humanité. Il s'agit d'une personne qui possède un pouvoir non légitime – aux yeux des représentants de l'autorité – et qui vend son âme au diable. Qu'elle est au cœur d'un vaste processus de destruction visant particulièrement les enfants. On l'accuse donc de tuer la prochaine génération, de mettre à mal la reproduction de la société. La sorcière illustre la capacité de l'Etat à créer de la peur.

Dans les premiers jugements, il n'est pas question de faits magiques, de sabbat, ni de vols nocturnes, et ce même si les accusations de folie sont mises en avant dans les condamnations. En revanche, c'est à ce moment de l'histoire que la procréation, la sexualité et l'autonomie des femmes deviennent une préoccupation centrale. Il existe une littérature riche de magistrats et juges de l'époque discutant ces thèmes.

**Comment se constitue cet intérêt de l'Etat pour le contrôle du corps des femmes et de la reproduction ?**

C'est par le biais, justement, de ces représentants de justice que l'Etat va commencer à se penser comme organe de contrôle. On commence à définir le rôle des femmes et de leur travail. La question de la naissance et de la reproduction du corps social devient vite centrale dans cette réflexion. La reproduction va alors



Silvia Federici. DR

se confondre avec le travail que l'on assigne aux femmes. C'est en ce sens que l'Etat devient acteur de la chasse aux sorcières, qui modèle les identités féminines. Au moment de la constitution du capitalisme, une nouvelle conscience démographique s'est constituée. On commence à recenser, à réguler fortement la procréation, en mettant à contribution les sages-femmes, les voisins et les maîtres pour surveiller les grossesses, qu'une nouvelle législation oblige à déclarer. L'avortement devient condamnable et passible de mort.

**Avec la chasse aux sorcières, vous considérez que s'est constitué « un nouveau régime social », un nouveau rapport de domination de genre dans l'histoire.**

Par une telle position, je réfute l'idée que la discrimination sexuelle ait toujours été présente, de manière immanente, dans notre histoire. Je suis en dé-

saccord avec beaucoup de féministes sur ce point, je pense qu'une telle posture est dangereuse. La division sexuelle du travail n'était pas nécessairement une division de pouvoir, ni ne consolidait le pouvoir. Les exemples des sociétés précoloniales ne manquent pas. Les Iroquoises avaient le pouvoir politique de décider ou non d'envoyer les hommes à la guerre. Je ne dis pas qu'il n'y avait pas d'inégalités sexuelles auparavant, mais le colonialisme et le rapport patriarcal dans l'économie capitaliste ont posé les inégalités hommes-femmes sur de nouveaux fondements.

**Vous situez l'invention du travail domestique, en plein développement de la jeune économie capitaliste, dans la lignée de ce contrôle des corps.**

C'est en effet dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle qu'apparaît le statut de la ménagère à temps plein. On expulse alors les femmes des usines en réponse à un

grand cycle de luttes sociales de la première partie du siècle. La famille ouvrière se constitue, on crée la maison sur le modèle de l'usine. C'est à la femme que l'on confie la tâche de fournir la force de travail dont le capitalisme a besoin. Dans *Le Capital*, Marx parle très peu de la question du travail domestique. Les femmes y sont oubliées, puisque le sujet révolutionnaire est à l'usine ; l'intervention forte et anticipée de l'Etat pour réguler la procréation n'est pas abordée non plus. Or, en amont de la chaîne de montage, l'exploitation commence par le travail domestique.

Celui-ci est aujourd'hui considéré comme indéfectiblement lié à la nature des femmes. Il a fallu attendre les mouvements féministes pour le qualifier de « travail » ! On dit que le père travaille tandis que la mère est « au foyer ». Il n'y a pourtant rien de naturel dans la famille, dans le travail, dans les rôles sexués. Tout est construit pour un marché, non pas pour atteindre un certain degré de bien-être ! Tout ce que l'on appelle aujourd'hui la « féminité » se rapporte à un travail non rémunéré. Ces conditions de travail ont défini une identité féminine.

**Pourtant, vous avez critiqué l'entrée massive des femmes sur le marché du travail comme modèle d'émancipation.**

Au niveau individuel, le travail salarié donne un minimum d'autonomie, c'est certain. Je ne dirais jamais à une femme de ne pas prendre un travail salarié. J'ai travaillé comme salariée une grande partie de ma vie, et cela m'a donné de l'autonomie. Mais il faut toujours se demander à l'égard de qui on l'obtient : dans ce cadre, on s'autonomise à l'égard des hommes, mais pas du capitalisme ! Mais je pense qu'il est erroné de poser le travail salarié comme stratégie féministe,

## Repères

**1942** Silvia Federici naît à Parme (Italie).

**1967** Elle part aux Etats-Unis étudier la philosophie.

**1972** Le Collectif féministe international, dont elle est une fondatrice, lance en Italie la campagne internationale Wages for Housework (« Un salaire pour les tâches ménagères »).

**Années 1980** Elle enseigne au Nigeria et étudie les conséquences des politiques d'ajustement structurel de la Banque mondiale sur les économies africaines.

**1987-2005** Elle enseigne la philosophie politique et les *women studies* à l'université Hofstra, dans l'Etat de New York.

**2004** *Caliban et la sorcière*.

**2012** *Revolution at Point Zero. Housework, Reproduction, and Feminist Struggle* (« Révolution au point zéro. Travaux ménagers, reproduction et combat féministe »), recueil d'essais.

comme un lieu de libération. Le lieu du combat féministe est celui de la reproduction, de la procréation. Donc la maison, le foyer, la chambre à coucher. C'est dans ces lieux que l'on a assigné aux femmes un travail particulier, qu'il faut rendre visible. Nous devons décider quand nous voulons procréer, et si nous le voulons.

**Dans votre livre, vous insistez sur l'importance dans la société médiévale des « commons », des « biens communs ». C'est un thème qui a une grande résonance dans les mobilisations sociales contemporaines.**

Dès le début, j'aborde la question des « commons », ces espaces accessibles aux serfs où la propriété du seigneur ne s'applique pas. Ce sont les lacs, la plupart des forêts, les pâturages, les friches, etc. Ils sont un excellent exemple de l'accès, alors égalitaire, à des ressources non marchandes par les hommes et les femmes. Ces lieux vont être petit à petit privatisés, confisqués, taxés avec l'arrivée du capitalisme. En étudiant ce que j'appelle l'« enclosure », soit les phénomènes d'appropriation massive, j'ai constaté la naissance d'une nouvelle division sexuelle, une mise à l'écart des femmes. Aujourd'hui, la lutte pour le « commun » correspond par exemple à la lutte menée par les indigènes contre l'appropriation de leurs ressources et de leurs terres au profit de groupes privés. Le « commoning » va au-delà d'un simple but de survie : c'est une réappropriation de la richesse sociale. Il s'agit de créer des territoires de résistance. Nous avons terriblement besoin de ces espaces, car les formes de lutte des années 1960 ont en grande partie disparu sous le coup des délocalisations de pans entiers de l'activité industrielle, et du fait de la gentrification urbaine, qui a éparpillé les groupes luttant localement.

**Quels sont vos projets de recherche à venir ?**

J'en ai de nombreux. L'un d'entre eux est de continuer mes recherches sur « l'accumulation primitive » et d'étudier l'impact de l'expansion du capitalisme sur l'enfance, la sexualité et les relations amoureuses. Je continue aussi mes recherches sur le combat autour des *commons*. J'appelle aujourd'hui à un devoir de mémoire des chasses aux sorcières, afin que cette période de l'histoire ne puisse être ni oubliée ni répétée, et ne soit plus considérée comme folklorique. ■

## Extrait

« Les femmes aussi, de toutes les classes, furent touchées de façon extrêmement négative par la marchandisation croissante de la vie, car celle-ci devait par la suite réduire leur accès à la propriété et au revenu. Dans les villes marchandes italiennes, les femmes perdirent leur droit à hériter d'un tiers de la propriété de leurs maris (la tertzia). Dans les zones rurales, elles furent par la suite exclues de la possession de la terre, particulièrement quand elles étaient célibataires ou veuves. En conséquence, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, elles furent à la tête

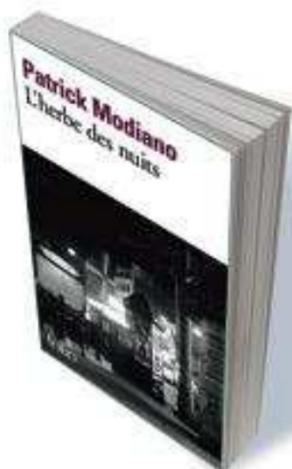
du mouvement d'exode rural, étant les plus nombreuses parmi les ruraux immigrant vers les villes. A partir du XV<sup>e</sup> siècle, les femmes constituaient un pourcentage élevé de la population des villes. La plupart d'entre elles y vivaient dans des conditions difficiles, occupant des emplois mal payés de servantes, colporteuses, marchandes au détail, fileuses, membres des corporations inférieures, et prostituées. (...) Mais en ville, la subordination des femmes à la tutelle des hommes était réduite, puisqu'elles pouvaient alors vivre

seules, ou avec leurs enfants en tant que chefs de famille, ou bien former de nouvelles communautés, partageant souvent leur habitation avec d'autres femmes. (...) A mesure que les femmes acquéraient plus d'autonomie, leur présence dans la vie sociale commença à être enregistrée plus fréquemment : dans les sermons des prêtres qui vilipendaient leur indiscipline ; dans les comptes rendus des tribunaux devant lesquels elles dénonçaient ceux qui les avaient maltraitées (...) »

CALIBAN ET LA SORCIÈRE, P. 57-59

Le choix du « Monde des livres » parmi les parutions récentes de livres de poche, pour partir en vacances le bagage léger – mais rempli de belles lectures

# L'été plein les poches !



## Petites histoires du Moyen Age

A ouvrir le temps d'une station de métro ou d'une pause en terrasse. Ces *Brèves d'histoire* sont de petits fragments de vie, des histoires qui parfois en sont à peine, des « éclats fugaces d'existence » : cette veuve qui se pend de désespoir à Nuits-Saint-Georges en 1428 ; cet homme qui demande, en 1521, des fenêtres à sa tour d'escalier pour « regarder de ça et de là comme il lui plaira ». Ces très courts textes sont tous tirés d'archives médiévales. Chagrinés que cette matière humaine, qui fait le sel de la recherche, soit le plus souvent remise, des historiens ont lancé un appel à leurs collègues : envoyez-nous les lignes que vous avez recopiées dans les bibliothèques de Hambourg ou de Florence et qui vous ont fait connaître un petit « moment d'exaltation ». Voilà que ces petits miracles, quand ont percé la chaleur, les rondeurs ou les aspérités d'individus en chair et en os, sont offerts à la lecture, dans un joyeux désordre. ■

**JULIE CLARINI**  
*Brèves d'histoire*, réunies par Patrick Beck et Philippe Bernardi, Publications de la Sorbonne, 118 p., 5 €.

## Stabat Mater

Comment regarder en face le deuil et la mort ? Sans mensonge ni biais. L'Américaine Joan Didion, mieux que tout autre, sait faire cela. Restituer ce qu'elle appelle « l'expérience brute ». Elle a écrit *Le Bleu de la nuit* pour sa fille unique et adoptive, Quintana, emportée par une pneumonie avec choc septique. Pour mettre en mots l'absence de la jeune femme et la douleur qui en résulte, Didion tisse une suite de variations autour de thèmes immémoriaux : regrets, doutes, compassion, douleur, maternité, peur, spectres, souvenirs, enfance... Après *L'Année de la pensée magique* (Grasset 2007), couronné par le National Book Award, *Le Bleu de la nuit* est un texte subtil et musical. Comme un Stabat Mater moderne. ■

**FLORENCE NOUVILLE**  
*Le Bleu de la nuit* (Blue Nights), de Joan Didion, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Demarty, Livre de poche, 212 p., 6,60 €.  
Signalons, de la même auteure et par le même traducteur, la parution de *L'Amérique*. Chroniques, Livre de poche, « Biblio essais », 332 p., 6,60 €.



## Clair-obscur

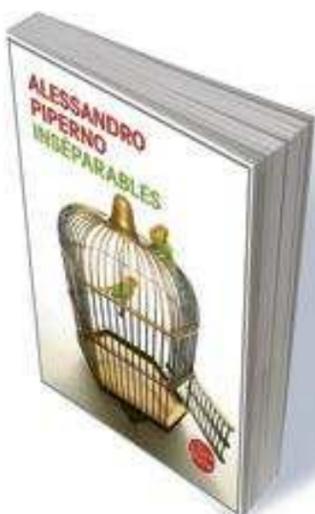
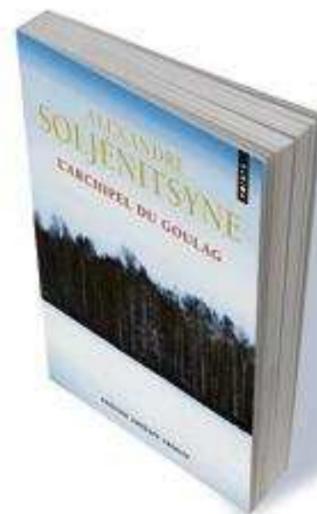
Patrick Modiano adore prendre des événements qui lui parlent, les mettre en pièce, et en vaporiser les particules dans ses livres. C'est ainsi que *L'Herbe des nuits*, paru en 2012, s'inspire en partie de l'affaire Ben Barka. A l'enlèvement de cet opposant marocain en plein Paris, et à sa mort, en 1965, il emprunte des noms, des lieux, des bouts d'intrigue, une ambiance lourde... Se focalisant sur des acteurs secondaires du drame, il les saisit quelques mois avant qu'il n'éclate. Toute l'intrigue est racontée en clair-obscur, à la lumière d'aujourd'hui, lointaine, par un homme qui tente de retrouver des bribes de son passé. Il n'y a plus guère de témoins. Juste des notes dans un carnet noir, et des souvenirs qui émergent du brouillard dans le désordre – comme en rêve. Avec du noir, du blanc rendu gris par le temps, et quelques touches de couleur : une Lancia rouge, un manteau beige... Cet apparent polar nimbé de brume, qui évoque les années 1960 mais aussi le Paris de l'Occupation, est sans doute le roman le plus poétique qu'ait jamais écrit Patrick Modiano. ■

**DENIS COSNARD**  
*L'Herbe des nuits*, de Patrick Modiano, Folio, 176 p., 6,20 €.

## Monumental « Archipel »

C'est un chef-d'œuvre enfin à la portée de toutes les bourses ; quarante ans après la parution de son premier tome au Seuil, *L'Archipel du goulag* passe au format de poche. Il le fait dans une version « abrégée », à laquelle s'était résolu, à la fin de sa vie, Alexandre Soljenitsyne (1918-2008), acceptant avec chagrin l'idée que les jeunes générations russes regimbaient devant l'énormité de son livre, immense à tous points de vue. Sa veuve, Natalia, s'est attachée à composer cette version condensée (publiée en Russie en 2010). Elle a veillé à « conserver la structure, l'architecture du livre, [à] ne pas le réduire à un arsenal d'histoires et de fragments disparates », ainsi qu'elle l'explique dans la préface de ce qui ne saurait être considéré comme un simple digest de cet « essai d'investigation littéraire » sur l'univers concentrationnaire soviétique. Un livre ahurissant, empruntant à la fresque et à l'enquête autant qu'à la poésie, qui reste un monument – même en version abrégée. ■

**RAPHAËLE LEYRIS**  
*L'Archipel du goulag* (Arkhipelag Gulag), d'Alexandre Soljenitsyne, multiples traducteurs du russe, préface inédite de Natalia Soljenitsyne, Points, 904 p., 14,50 €.



## Deux frères

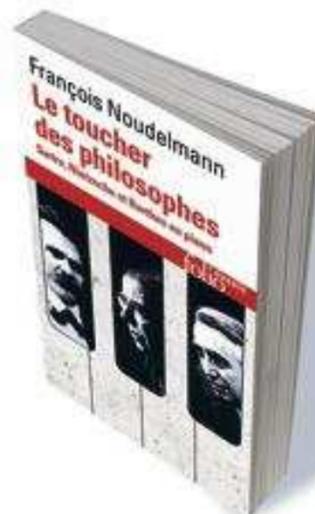
Vingt-cinq ans plus tôt, Filippo et Samuel Pontecorvo ont vu leur père, éminent membre de la bourgeoisie romaine, se laisser mourir dans sa cave, incapable de répondre aux accusations de pédophilie adressées par une jeune fille (c'était la trame du tragicomique *Persécution*, également disponible au Livre de poche). Devenus adultes, les frères Pontecorvo sont restés « inséparables », même s'ils mènent des vies en tout point opposées. Libertin, Filippo est un obscur dessinateur de bandes dessinées, du genre nonchalant, quand Samuel est un brillant financier abonné aux échecs amoureux. *Inséparables* les saisit alors que leurs trajectoires basculent : le premier connaît un succès aussi fulgurant qu'improbable quand le second s'égare dans des investissements hasardeux. Roman sur les névroses familiales autant que sur la bourgeoisie et ses hypocrisies, *Inséparables* est un livre aussi drôle qu'il est émouvant et intelligent. ■

**R. L.**  
*Inséparables* (Inseparabili), d'Alessandro Piperno, traduit de l'italien par Franchita Gonzalez Battle, Livre de poche, 452 p., 7,60 €.

## Le penseur et le piano

François Noudelmann envisage la musique comme un espace discret où les philosophes donnent rendez-vous à leurs admirateurs pour leur montrer un visage neuf. Mettez ces brillants esprits devant un piano, dit-il, et vous les verrez soudain comme vous ne les avez jamais vus. Vous découvrirez chez eux, non une part d'ombre, mais le foyer d'une autre lumière. Pour *Le Toucher des Philosophes*, Noudelmann a choisi trois écrivains mélomanes : Nietzsche, Sartre et Barthes. En les accompagnant, il souhaite saisir ce qui se joue dans cette « allure » qui les met hors d'eux. En repérant leurs ritournelles, leurs rengaines familières, il reconnaît ces instants où la raison vacille à l'intérieur d'elle-même, ces moments qui ruinent toute position de surplomb, et d'abord le bel ordonnancement des pensées méthodiques. Lui-même pianiste, l'auteur déploie ainsi une tendre écoute de la philosophie, et signe un livre aussi sensible que passionnant. ■

**JEAN BIRNBAUM**  
*Le Toucher des philosophes. Sartre, Nietzsche et Barthes au piano*, de François Noudelmann, Folio « Essais », 224 p., 7,40 €.



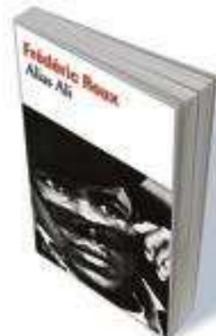
## La guerre intérieure

La guerre d'Irak est au cœur de *Yellow Birds*, splendide roman de Kevin Powers, lui-même vétéran. Mais il ne se limite pas à l'invasion américaine de 2003 ni aux huit années de borbier qui la suivirent. Ici, la vraie guerre est ailleurs. Elle rentre au pays avec le soldat, transforme ce qu'il voit, modifie ce qu'il ressent. Et la très grande beauté de ce premier roman tient justement à cela, son lyrisme et son inactualité. La guerre est à l'intérieur du narrateur, John Bartle, qu'elle ravage inexorablement et qui, au cours du roman, confie : « Je ne m'étais jamais dit que je pourrais faire partie des morts-vivants. » Ce texte stupéfiant avait obtenu le Prix littéraire du Monde en 2013. ■

**NILS C. AHL**  
*Yellow Birds* (The Yellow Birds), de Kevin Powers, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Emmanuelle et Philippe Aronson, Livre de poche, 236 p., 6,60 €.

## Ali kaléidoscope

Tout a été écrit sur Mohamed Ali, même des chefs-d'œuvre (*Le Combat du siècle*, de Norman Mailer, 1975). Tout, aussi, a été dit, bavardage incessant depuis 1960, année de son premier combat professionnel. Pour éviter de noyer *Alias Ali* dans la masse, Frédéric Roux a retourné le danger en force, en utilisant la technique du cut-up. Plusieurs générations d'Américains prennent la parole, proches, voisins, man-



geurs, adversaires, journalistes, politiques, écrivains ; points de vue multipliés à l'infini sur l'idole, qui entretiennent un suspense : quel visage finira par apparaître ? L'une des réussites d'*Alias Ali* est de ne pas vouloir fixer cette vision finale, de laisser toute sa part au doute, ce qui, sur un sujet à ce point dévoré par la légende, donne un puissant sentiment de réalité. Réalité d'un homme, ramené à l'incertitude de la vie ; et réalité sociale, historique, que cet homme aura, plus qu'un autre, incarnée. A la fin, non seulement Frédéric Roux aura évité de noyer son livre, mais le lecteur aura l'impression d'avoir entendu parler de Mohamed Ali pour la première fois. ■

**FLORENT GEORGESCO**  
*Alias Ali*, de Frédéric Roux, Folio, 674 p., 8,90 €.

## Sans oublier

## A l'aspirante écrivaine

Revisitant les *Lettres à un jeune poète*, de Rilke, et les passant au tamis de sa propre sensibilité comme de son expérience du milieu éditorial contemporain, Martin Page met en scène, dans ce *Manuel d'écriture et de survie*, sa correspondance avec Daria, lectrice qui aspire elle-même à devenir écrivaine. Le *Manuel* ne nous livre que les lettres de « Martin », mais elles évoquent de manière suffisamment explicite les doutes de Daria, et les contours de sa personnalité, pour que l'on entre pleinement dans le dialogue entre les deux épistoliers. De la façon de choisir les premières maisons à qui envoyer son manuscrit aux signes qui manifestent la qualité de la relation d'un éditeur à ses écrivains, du quotidien du romancier – ses doutes, ses rituels – à son rapport au travail et à l'argent, le livre de Martin Page évoque tous les aspects d'une vie consacrée à l'écriture, sur un ton que la correspondance rend plaisant. « *Prends soin de toi, conseille-t-il ainsi à l'aspirante écrivaine, étire-toi, pratique des exercices d'assouplissement, fais du vélo. Une certaine santé nous est nécessaire, car nous sommes malades du monde.*

Nous sommes bien équipés en douleurs et en angoisses, à nous de travailler à en atténuer les effets. » Pour écrire et publier, aucune recette. Mais un *Manuel* aussi sensible qu'élégant. ■ FLORENCE BOUCHY  
► *Manuel d'écriture et de survie*, de Martin Page, Seuil, 176 p., 14 €.

## Entre deux mondes

Maria chevauche de nuit dans la brousse pour mettre les enfants au monde et soigner les indigènes, décimés par les épidémies qui se propagent sur son île de Nouvelle-Calédonie. Son mari, Heinrich, franc-maçon convaincu, est déterminé à ouvrir une école laïque. Tous deux ont fui Ham-bourg ravagée par l'incendie de 1842 pour construire ici une nouvelle vie. Ils sont les ancêtres de l'auteur de *Quintet*, le dramaturge Frédéric Ohlen. Celui-ci associe à leurs voix celles de Monsieur Gustin et du capitaine de Rieu – l'un est maître d'école, l'autre juge de paix. Mais c'est celle de Fidély qui l'emporte. Il est de cette terre, de ce monde océanien où le rêve dessine les contours d'une réalité hermétique aux esprits rationnels. Les autres, les « Men-oui-oui », les Blancs, apportent destruction et perturbation là où les totems régissaient la vie. *Quintet* est le roman de la rencontre déséquilibrée entre deux mondes. Ce récit ample et érudit tente de tisser des liens, des correspondances, malgré ce déséquilibre. Mais le chemin est rude. Là où les Européens perdent leurs certitudes, les indigènes laissent leur liberté. Alors que la Nouvelle-Calédonie sera appelée à se prononcer sur son indé-

pendance, et qu'apparaît la possibilité de réconcilier les deux versants de l'histoire, ce livre éclaire les souffrances qui hantent encore l'archipel. ■ CHRISTINE CHAUMEAU  
► *Quintet*, de Frédéric Ohlen, Gallimard, « Continents noirs », 352 p., 21,50 €.

## La vie lente

Grandir si l'on peut. Aurore s'est juste formée à la solitude. Abandonnée dans une famille d'accueil à la campagne par un père aimant mais toujours absent. Pas de mère ou si peu. Et très tôt orpheline. Quand, à 17 ans, elle épouse Roland, un architecte de beaucoup son aîné, elle accepte la vie dorée qu'il lui offre comme elle avait supporté sans rien dire les autres années. Après *La Tangente* (Gallimard, 2009), Amina Danton a écrit un nouveau roman sur la difficile construction de soi. Aurore a voulu se retirer au bord de la mer dans une villa où Roland ne vient la rejoindre que de temps en temps. Elle peint. Ne remet rien en cause de son amour et de sa vie. Sauf qu'un meurtre, commis

dans une maison voisine, l'oblige à sortir de son isolement et la fait s'interroger sur le passé et son présent. ■ X. H.  
► *Aurore disparaît*, d'Amina Danton, Mercure de France, 208 p., 17 €.

## MARCHÉ DU LIVRE

OUVERT  
TOUT L'ÉTÉ  
livres anciens  
livres épuisés  
livres d'occasion

PARC GEORGES BRASSENS

les samedis et dimanches  
104 rue Brancion PARIS XV<sup>e</sup>  
ouvert de 9h à 18h www.gippe.org

Avec « Le Démantèlement du cœur », Daniel du Roulet achève son long cycle romanesque autour de l'atome et de ceux qui le domptent. Fascinant  
Désintégrations

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

Comment finir une épopée ? *La Simulation humaine* est un projet romanesque qui a occupé Daniel de Roulet plus de vingt ans, défi balzacien qui tisse, au gré des trajectoires de deux familles, l'une suisse et l'autre japonaise, la geste de l'atome, des prémices d'Hiroshima à l'après-Fukushima. Pour la clore, avec ce dixième volume, l'écrivain se livre au délicat exercice du « tombeau » prisé des baroques. *Le Démantèlement du cœur* est le chant d'adieu, plein de noblesse et de retenue, de Max vom Pokk et Shizuko Tsutsui, les deux protagonistes-clés de cette aventure qui couvre près de sept décennies, depuis Noël 1938, avec la découverte par Lise Meitner de l'énergie dégagée par la fission nucléaire, jusqu'au jour de 2013 où meurt, victime de son irradiation à Fukushima, en mars 2011, leur fils Mirafiori.

Documentation et fiction s'étaient mutuellement dans cet impressionnant ensemble. Ignorée du jury Nobel à l'époque, Lise Meitner a cependant obtenu une reconnaissance littéraire méritée en apparaissant dans *Kamikaze Mozart* (2007), septième volume de la saga de Daniel de Roulet, mais premier dans la chronologie : publié sans souci de respecter ce fil historique, *La Simulation humaine* est constitué d'opus autonomes. Mais la matrice est la même pour tous : souci d'informer et d'alerter le lecteur sur un monde en danger, volonté de regarder les scientifiques modernes comme des héros épiques. Ayant naguère côtoyé, comme informaticien, ceux qui œuvrent dans les centrales nucléaires, l'auteur a composé sa fresque pour ces savants qui ignorent la fiction, souvent, comme la fiction les ignore presque toujours.

## La plume sèche et affûtée

Eux qui conjuguent l'audace de l'esprit et celle de l'action, kamikazes à l'heure de catastrophes dont ils mesurent seuls la gravité réelle, s'alimentent de poésie brute, « *heureux dans la certitude que le meilleur du ciel, ce sont les nuages* ». Est-ce ce flirt entre technologies de pointe et rêveries célestes qui a donné à l'écrivain l'idée de proposer l'intégralité de son cycle romanesque en application numérique (les indications pour cette lecture



Nord-est du Japon, mars 2011.  
ATHIT PERAWONGMETHA/GETTY IMAGES

gratuite sur le site [www.simulation-humaine.com](http://www.simulation-humaine.com)), permettant à chacun de lire les 297 chapitres de l'ensemble selon la logique de son choix ? Suivant la chronologie stricte, dans les pas d'un personnage, voire en restant en un lieu récurrent... C'est toute l'approche d'une écriture – ponctuellement remaniée pour l'exercice – qui est renouvelée.

Si l'ultime épisode de *La Simulation* est un des plus sombres, c'est aussi l'un des plus aboutis. La sobriété exemplaire de la langue, le refus de tout pathos, la plume sèche et affûtée – comme le muscle de l'athlète sachant que l'efficacité tient à l'ascèse du corps comme de l'esprit – laissent affleurer une émotion qui ne s'affiche jamais. Max, l'architecte occidental, humaniste libertaire et marathonien à ses heures, et Shizuko, l'ingénieure nucléaire nipponne, née à Nagasaki le jour où la bombe atomique y sema la mort, s'étaient croisés dans *La Ligne bleue* (Seuil, 1995) et étaient tombés amoureux. Quarante ans après ce coup de foudre, ils s'avouent n'avoir jamais cessé de s'aimer,

quoique leurs vies se fussent aussitôt séparées. Shizuko surveille le démantèlement de la centrale française de Malville, Max la destruction d'une tour londonienne polluée par l'amiante, quand leur fils lutte à Fukushima pour enrayer la catastrophe. Triple échec.

Shizuko et Max ont pourtant toujours partagé leurs rêves : « *Notre révolution se trouvait du côté de Mao, de la guérilla urbaine, des cocktails Molotov. Maintenant, notre champ de bataille, c'est une centrale à démanteler, une tour à désamianter. Ayons au moins le courage d'aller jusqu'au bout.* » Ce qu'ils font avec une radicalité rebelle (« *Obéir est plus facile que d'essayer de vivre, qu'on se le dise !* ») qui les unit sans les confondre. Lui, jouant au héros sans en avoir l'étoffe, quand elle, apte à la survie, ruse et se protège mieux. Face à un ciel dont le bleu changeant comme la course des nuages fascine jusqu'à l'hypnose, la neige finira par étouffer les drames, éteindre les sons et offrir un linceul paisible aux morts. Requiem pour un rêve funeste. ■

LE DÉMANTÈLEMENT  
DU CŒUR,  
de Daniel de Roulet,  
Buchet-Chastel,  
208 p., 16 €.

## Le jour où la vie du petit Thomas a changé

Un enfant, un divorce difficile, un rapt. Philippe Routier enchevêtre, doucement, quatre destins

XAVIER HOUSSIN

Bien sûr, c'est une pensée fugitive. Elle s'enfuit à peine on l'effleure. Tant elle dérange, tant elle inquiète. Et cependant elle revient, à la fois si douloureuse, si étrangement attirante. Vers quel âge, déjà, joue-t-on avec la mort de ses parents ? Poussant le conditionnel d'enfance du « faisons comme si », du « faisons semblant », vers les cases ultimes, les cases noires de l'imaginaire. On se raconte que cela se serait passé d'un coup. Quelque chose de brutal, d'imprévisible : un cataclysme, un accident. Et qu'on se retrouverait, tout petit, seul au monde. Déchiré de chagrin, épouventé d'absence, et dans le même temps, très secrètement, presque content. Dans un ambigu apitoiement sur soi-même, la certitude

d'être plaint, se découvrant, avec gravité, le statut d'orphelin. Le nouveau roman de Philippe Routier tient, au profond, de ce sentiment indicible. A cela près qu'il l'inscrit dans la réalité.

Assis sur le rebord du bassin du jardin du Luxembourg, un petit garçon de 6 ans pleure doucement, se répétant, en ritournelle : « *Papa va revenir, papa va pas revenir.* » La veille, son père l'a embarqué à la sortie de l'école et l'a emmené à Paris. Il lui a fait passer la nuit à l'hôtel. Tout à l'heure, il lui a parlé d'une gaufre, il l'a juché sur un poney. Avant de disparaître. Renan Jackowiak ne supporte pas que sa femme Elisabeth ait demandé le divorce et la garde de leur fils Thomas. Alors, il a imaginé un scénario fou pour la plonger dans l'inquiétude et le remords. Sa machination va les emporter tous les deux. Reste Thomas abandonné loin de chez lui dans le grand jardin.

Depuis *Le Passage à niveau* (Stock, 2006), où un conducteur

de train restait hanté par la jeune femme dont il avait broyé la voiture coincée sur la voie et s'attachait à comprendre ce qui s'était passé vraiment, Philippe Routier s'empare des moments où le quotidien bascule. Il déroule ainsi des écheveaux de petits drames, creuse à la suite de minuscules chausse-trappes. Le tragique est dans l'ordinaire. Ou plutôt dans ce rien qui le dépasse. Quelque chose se dérègle et les vies sont entraînées dans une logique de l'à-côté. Tout ce qui agite la société fait le décor. Ainsi aborde-t-il le surendettement dans *Une vie plus douce* (Stock, 2009), la violence conjugale avec *Noces de verre* (Stock, 2012). Il pourrait être l'écrivain des faits divers, il est celui des enchevêtrements du destin.

## Lignes de vie

Ici vont se croiser ceux de Thomas et de Juliette, une jeune femme obsédée par le désir de maternité. Absurdement, au lieu de conduire le petit garçon perdu

au commissariat de police, elle va l'emmener avec elle dans une longue fugue en avant. Faisant aussi de ses proches les complices de l'enlèvement. D'appartements prêtés en chambres d'hôtel, la situation se révèle évidemment intenable. Mais le dénouement n'est pas dans sa résolution. Routier entortille les lignes de vie. Ses personnages ont en commun des solitudes, des silences, des deuils, qui les encordent à la suite de Thomas.

Il y a dans ce livre un charme, une simplicité douce, des évocations provinciales. Philippe Routier ne cherche pas les effets de style. Il écrit dans une grande économie des sentiments. L'émotion vient presque surprendre. Cela serre le cœur, à peine, au moment où l'on ne s'y attend pas. Car c'est un peu de nos vies qu'il parle. Et de ces souvenirs lointains, enfouis, si difficiles à dire. Du temps où nous étions des enfants. ■

L'ENFANT  
DU PARC,  
de Philippe  
Routier,  
Stock,  
224 p., 18,50 €.

Avec « Mr Gwyn », l'Italien Alessandro Baricco imagine un auteur qui se réinvente en portraitiste littéraire. Mélancolique et tendre

## L'homme qui écrivait les gens

FABIO GAMBARO

Alessandro Baricco aime les personnages étranges. Les solitaires habités par une folie douce ou par une détermination farouche qui les poussent à poursuivre obstinément leurs rêves. Jasper Gwyn, le protagoniste de son nouveau roman, ne déroge pas à la règle. Écrivain célèbre, apprécié, ce quadragénaire fantaisiste et subtil décide tout à coup de cesser d'écrire. Perturbé par son propre succès, il vient de comprendre que, comme c'est souvent le cas, « la seule chose qui nous fait nous sentir vivants est aussi ce qui lentement nous tue. Les enfants pour les parents, les succès pour les artistes, les sommets trop élevés pour les alpinistes ». Pour lui, Jasper Gwyn, cette chose est l'écriture de romans. Il préfère donc y renoncer définitivement, se séparer de son agent

### Extrait

« Jasper Gwyn expliqua que ce projet d'écrire des portraits l'attirait parce qu'il mettait son talent à l'épreuve. Il se rendait compte du caractère absurde des prémices, mais c'était justement cela qui lui plaisait, dans l'idée que si on retirait à l'écriture la finalité naturelle du roman, quelque chose se produirait, un instinct de survie, un sursaut, quelque chose. Il dit aussi que ce serait ce "quelque chose" que les gens achèteraient et rapporteraient chez eux à la fin. Il ajouta que ce serait le fruit imprévisible d'un rituel intime et privé, non destiné à remonter à la surface du monde, échappant par là aux malheurs qu'il avait subis dans sa carrière d'écrivain. En effet, conclut-il, nous parlons d'un autre métier. Un métier dont un intitulé possible serait : copiste. »

MR GWYN, PAGE 69

et disparaître aux yeux de ses lecteurs.

Mais voilà que, en dépit de ses résolutions, le geste de l'écriture lui manque. Tout comme « l'effort quotidien pour mettre en ordre ses pensées sous la forme rectiligne d'une phrase ». Alors, secrètement, il se lance dans un nouveau défi, en essayant de « copier les gens », comme il dit. Il devient portraitiste, ce que lui permet d'exercer une forme d'écriture tout à fait singulière. Un exercice

### Derrière les bizarreries du héros se cache une subtile réflexion sur le métier d'écrivain et la magie des mots

où, dans le meilleur des cas, les mots peuvent révéler quelque un à lui-même. Persuadé que le portrait littéraire « reconduit quelque un chez lui », c'est-à-dire, au fond, à ses racines, Gwyn s'orga-

nise méticuleusement. Il s'oblige à de longues séances d'observation dans un atelier où il s'enferme avec ses modèles. Dans cette nouvelle activité où l'écriture est « le fruit imprévisible d'un rituel intime et privé, non destiné à remonter à la surface du monde », il est aidé par Rebecca. Après avoir partagé et protégé son secret, la jeune femme, dans un final surprenant, sera la seule à percer le véritable mystère caché derrière l'existence extravagante de son patron, dont elle est, bien sûr, secrètement amoureuse.

« Jasper Gwyn incarne le fantasme de tout écrivain : le désir d'écrire dans une situation de pureté absolue, explique Alessandro Baricco, de passage à Paris. Écrire dans une solitude totale une texte destiné à une

seule personne est la quintessence du métier d'auteur. » Après *Emmaüs* (Gallimard, 2012), un livre personnel et douloureux sur le fardeau du passé et des croyances religieuses, l'auteur de *Soie* (1997) met, avec *Mr Gwyn*, son style élégant et ciselé au service d'atmosphères mélancoliques, traversées par une poésie un peu décalée. Derrière les bizarreries du héros et sa relation trouble avec Rebecca se cache une subtile réflexion sur le métier d'écrivain, la magie des mots, l'art du portrait. Le romancier italien souligne d'ailleurs l'importance du point de vue, cette capacité d'observation qui permet de synthétiser en une seule image toute l'histoire d'un homme. Pour lui, les individus « ne sont pas des personnages, mais des histoires », ils représentent une dynamique plus qu'une identité. Ils sont « une constellation plus qu'une étoile ». Saisir leur essence et leur vérité n'est jamais facile. Cela demande au portraitiste néophyte beau-

coup de patience et une relation intense avec ses modèles. Une relation qui peut parfois devenir compliquée, voire déconcertante : à force de vouloir percer le secret de l'autre, le portraitiste ne risque-t-il pas de s'y perdre ?

Dans un monde dominé par le mythe de l'instantanéité et par le flux continu des informations, Alessandro Baricco fait donc l'éloge de la lenteur et de l'attente, même s'il est conscient qu'il s'agit là d'une bataille presque perdue : « Mr Gwyn est un personnage qui appartient au passé, dit-il. Dans notre société, il apparaît comme une figure obsolète. Au fond, à travers son histoire, j'ai rendu un dernier hommage chargé d'émotion à un monde culturel dans lequel j'ai grandi et qui aujourd'hui est en train de disparaître. Voilà pourquoi Mr Gwyn termine son existence comme un clandestin dans un monde qui n'est plus le sien. »

Face à ce constat, toutefois, l'écrivain italien ne ressent aucune nostalgie. Seulement une infinie tendresse pour ses personnages et leur part de mystère. C'est cette tendresse, toute chargée de poésie et de non-dit, qui contribue au charme de ce très séduisant roman ■

MR GWYN, d'Alessandro Baricco, traduit de l'italien par Lise Caillat, Gallimard, « Du monde entier », 192 p., 18,50 €.

### Sans oublier

#### Cadavres d'outre-Rhin

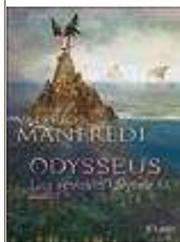
Pour avoir longtemps exercé la profession d'avocat au barreau de Berlin, Ferdinand von Schirach excelle à décrire les méandres d'une action judiciaire. Celle qu'il imagine, le procès d'un meurtrier d'origine italienne, Fabrizio Collini, ayant abattu de sang-froid un industriel respecté, Hans Meyer, à l'Adlon, célèbre palace berlinois, dérive peu à peu du fait divers aux abîmes de la mémoire allemande contemporaine. Elle se révèle bien lourde pour la génération incarnée par le jeune avocat commis d'office de Collini, l'ambitieux Caspar Leinen. Le succès de ce petit livre, qui se lit d'une traite, a conduit à ressortir quelques cadavres qui, contrairement à ce que l'on croit, hantent toujours certains placards d'outre-Rhin (notamment l'action sourde des nombreux fonctionnaires nazis, demeurés en poste après-guerre au ministère de la justice). Il suggère aussi une réflexion des plus actuelles sur les frontières imprécises du licite et de l'illicite en temps de conflit. Dans l'intrigue se lit le talent d'un auteur qui a le goût des descriptions photographiques : rien d'étonnant à ce que son ouvrage suivant, *Tabu* (Piper, 2013, non traduit), mette au centre du récit un jeune photographe. ■ NICOLAS WEILL



► *L'affaire Collini* (Der Fall Collini), de Ferdinand von Schirach, traduit de l'allemand par Pierre Malherbet, Gallimard, « Du monde entier », 152 p., 16,50 €.

#### Le retour d'Ulysse

Premier tome d'un diptyque ayant connu un grand succès en Italie, *Odysseus. Les rêves d'Ulysse* retrace l'aventure du héros d'Homère depuis l'enfance jusqu'à Troie. Spécialiste de l'Antiquité et archéologue, l'Italien Valerio Manfredi exploite avec talent la mythologie grecque, l'intégrant dans un récit moderne qui se lit comme un roman d'aventures riche en rebondissements et en épisodes épiques. Surtout, l'auteur campe des personnages très réussis, à commencer par Ulysse, dont il souligne tout en finesse la personnalité particulièrement complexe. Ici appelé par son nom grec, Odysseus, Ulysse est un homme intelligent, observateur, qui participe à la guerre de Troie presque malgré lui. Manfredi nous fait sentir ses doutes, ses crises et la profondeur de sa réflexion dans ce tome, qui sera suivi d'un autre consacré à son retour vers Ithaque. ■ F. G.



► *Odysseus. Les rêves d'Ulysse* (Il mio nome è Nessuno. Il giuramento), de Valerio Manfredi, traduit de l'italien par Elsa Damien, JC Lattès, 404 p., 21,50 €.

## Sur un air azerbaïdjanais

Le Russe Alexander Ilichevsky lance son héros au secours d'un oiseau rare et arpenté, terrien et rêveur, le Caucase du Sud

PALOMA BLANCHET-HIDALGO

Ilia Doubnov, géologue et océanographe, arpente en tous sens les plus riches sites pétroliers du monde : puits du golfe du Mexique, gisements secrets des régions polaires, fonds dorés de la mer Caspienne. De retour dans son Azerbaïdjan natal après des années d'errance, il retrouve Hachem, un ami d'enfance, qui l'initie aux mystères de la fauconnerie.

Ilia apprend alors qu'il existe en Azerbaïdjan un oiseau rare, menacé par les chasseurs depuis les années 1980, et pour lequel les Arabes vendraient leur âme. Cette variété d'outarde – on l'appelle *houbara* –, seul un faucon peut la capturer tant elle est une proie difficile. Les rois, les princes et les cheikhs, possédés par l'idée que sa chair accroît la puissance sexuelle et prolonge éternellement la jeunesse, l'ont traquée sans relâche. Mais, fuyant les massacres saisonniers, ce gibier de jouvence a su modifier son parcours migratoire, si bien que les émirs le chassent à présent jusque sur les bords de la Caspienne. Là, au cœur d'une zone dominée par les activités

pétrolières, Ilia et Hachem tenteront coûte que coûte de sauver de l'extinction la belle et précieuse *houbara*...

Né en 1970 à Soumgaït, en Azerbaïdjan, diplômé de physique et de mathématiques, Alexander Ilichevsky est à la fois scientifique, poète et romancier – il est lauréat du prix Booker de Russie (2007) pour son roman *Matisse* (non traduit). Dans *Le Persan*, son premier récit publié en français, il évoque les bouleversements de son pays d'origine, théâtre de luttes de toutes sortes, économiques, géopolitiques, religieuses, sociales, environnementales. Ce n'est pas le moindre des talents de l'auteur que d'en déployer la grande complexité, promenant son regard sur ses îles, ses prairies, ses steppes et ses déserts pierreux, jusqu'au prolongement de la chaîne caucasienne, vers la péninsule d'Apchéron.

#### Volutes de pétrole

De ces espaces méconnus de l'Eurasie, Alexander Ilichevsky livre les secrets. On sillonne avec lui ces contrées fiévreuses, pris dans les désordres et les chocs civilisationnels qui marquent aujourd'hui le Caucase du Sud. Transcrire quelques mutations de ce territoire, en saisissant des valeurs culturelles sous-jacentes ; c'est à quoi s'attache *Le Persan*,

vaste épopée dont on admirera la puissance métaphorique, et ces images – des volutes de pétrole aux vols des faucons sacrés dans les cieux empoussiérés –, que l'écriture capte dans toute leur étrangeté.

S'affirme ici une langue poétique, fascinante comme le *mugham*, cette musique traditionnelle azerbaïdjanaise, dont Alexander Ilichevsky dit qu'elle est l'une des sources d'inspiration du texte. L'intrigue, servie par un art consommé de la description, frappée, partout, de signes mystiques, convoque en arrière-plan les « esprits du désert, les djinns vaincus ou les armées d'Allah » ; elle plonge le lecteur et son imaginaire dans la plénitude d'un songe oriental.

D'un côté, une fresque finement documentée sur les évolutions et les enjeux internationaux de l'Azerbaïdjan. De l'autre, un conte enchanteur, parsemé de mythes et de symboles ésotériques. Entre les deux, la prose d'un écrivain qui impose toute sa vigueur. ■

LE PERSAN (Pers), d'Alexander Ilichevsky, traduit du russe par Hélène Sinany, Gallimard, « Du monde entier », 610 p., 25,50 €.

## ReLIRE Registre des Livres Indisponibles en Réédition Electronique

auteurs  
ayants droit  
éditeurs

Informez-vous sur [relire.bnf.fr](http://relire.bnf.fr)

Loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012

ReLIRE vise à rendre à nouveau disponibles les livres sous droits, publiés avant le 1<sup>er</sup> janvier 2001, qui ne sont plus diffusés commercialement.



# Le manuscrit retrouvé à Fort Worth

Il y a peu encore, nul ne soupçonnait l'existence de « L'Enigme éternelle ». Le dernier roman de Pearl Buck dormait dans un garde-meubles texan

CATHERINE SIMON

**D'**abord, on n'y croit pas. Le dernier livre de Pearl Buck ? Et pourquoi pas un western posthume de John Wayne ? Plus de quarante ans après la mort de la romancière américaine (1892-1973), auteure du célèbre *Vent d'est, vent d'ouest*, voici que tombe du ciel *L'Enigme éternelle* : un manuscrit inédit, « miraculeusement découvert » dans un garde-meubles du Texas par Edgar Walsh, l'un des sept enfants adoptifs de Pearl Buck. Personne, parmi ses héritiers officiels, n'en soupçonnait l'existence.

« *Miraculeusement* » ? Le mot est des éditions de L'Archipel, qui ont assuré la traduction de l'ouvrage. Bigre. Avant même d'être lu, *L'Enigme éternelle* se voit paré d'une excitante aura. Quant à Pearl Buck... « *Sa vie privée, au cours des dernières années, était devenue chaotique* », indique son fils Edgar, dans la préface. Malade, ne quittant plus sa maison du Vermont, « *entourée d'individus qui convoitaient sa fortune et la tenaient à l'écart des siens, de ses amis, de son personnel et de ses éditeurs* », elle s'est fait dépouiller, comme une vulgaire marquise de Carabas. Le manuscrit de *L'Enigme éternelle*, ainsi qu'une copie dactylographiée, ont été « *emportés par quelqu'un et dissimulés pendant quarante ans* », ajoute l'elliptique Edgar Walsh.

En décembre 2012, ce dernier apprend qu'« *une femme* » a acquis « *le contenu d'un garde-meubles à Fort Worth, au Texas* ». Elle y a trouvé un texte « *de plus de trois cents pages, de la main de Pearl Buck selon toute apparence* ». Comment ce trésor a-t-il été volé ? Pourquoi n'a-t-il pas été vendu plus tôt ? Qui l'a emporté du Vermont au Texas ? A ce jour, le mystère reste entier.

Celle qui reçut, en 1938, le prix Nobel de littérature, après avoir été distinguée, en 1932, par le prix Pulitzer pour *La Terre chinoise*, aurait pu écrire un roman sur le dernier des siens ! Il n'est pas certain, en revanche, qu'elle aurait publié *L'Enigme éternelle* en l'état. Son fils Edgar, devenu, après moult batailles, son exécutif littéraire, a pourtant décidé de la faire, « *en dépit [des] imperfections* » du texte. De concert avec les éditions américaines Open Road, il a, d'entrée de jeu, « *entrepris de gommer les aspérités du manuscrit, en veillant à respecter le plus possible l'original* ».

Mais Edgar Walsh en convient : « *Si la mort n'avait pas interrompu son travail* », Pearl Buck « *aurait sans doute changé certains passages et poursuivi ou modifié la fin* ».



Pearl Buck, années 1960.  
MPL/LEEMAGE

« *Euvre inachevée* », selon le mot de son fils, le dernier livre de Pearl Buck n'a pas été gâté, non plus, par l'édition française : aux imperfections évoquées s'ajoutent de sérieuses erreurs d'impression – outre quelques fautes de frappe, de longs passages se retrouvent, à deux reprises, au mauvais endroit, ce qui rend la compréhension du récit pour le moins hasardeuse... Mais pourquoi boudier son plaisir ? L'auteur de *La Mère*, à qui l'on doit une quarantaine de romans, une trentaine d'essais, une petite quarantaine de livres pour enfants, plus de deux cents nouvelles et près d'une dizaine de scénarios pour la télévision ou le cinéma, n'a pas écrit que des chefs-d'œuvre. Ceux qui, comme l'explique la journaliste Sheila Melvin sur le site ChinaFile, font partie « *des millions de lecteurs qui se sont intéressés à la Chine, grâce aux récits de Buck* » et qui, près d'un demi-siècle après sa mort, ont envie d'entendre à nouveau « *sa voix passionnée* », peuvent se ruer sur *L'Enigme éternelle*.

## La Chine de son enfance

On y apprend beaucoup sur Pearl Buck et son époque. L'un des principaux personnages du roman, la jeune Stephanie Kung, est, comme le fut l'auteure, déchirée

## Extrait

« Il écoutait sans l'entendre le bavardage résolument joyeux de sa mère. Il se sentait bien auprès d'elle, mais sans plus. Il prenait conscience que le cours de sa vie, pour elle, était désormais hors d'atteinte et de compréhension, mais il devinait qu'elle aussi s'en rendait compte, raison pour laquelle elle ne l'interrogeait pas au sujet de Lady Mary ou de Stéphanie. De la première, il ne lui dit rien, en revanche il lui parla brièvement de Stéphanie, un matin au petit déjeuner, d'un ton détaché.

– C'est le genre de fille, disons... seule de son espèce. Elle n'est pas française, pas chinoise non plus, encore moins américaine, mais un peu tout ça quand même.

Aveu suivi d'un si long silence que sa mère crut bon de l'encourager.

– Au moins, elle semble intéressante !

– Oui, acquiesça-t-il. Oui, intéressante, assurément. Si ce n'est compliquée à souhait ! »

L'ÉNIGME ÉTERNELLE, PAGE 237

rée entre ses appartenances multiples. Bien qu'elle ait vu le jour en Virginie-Occidentale (Etats-Unis), c'est en Chine que la jeune Pearl Sydenstricker a grandi. Installée aux Etats-Unis, c'est à la Chine de son enfance qu'elle songe, et c'est sur la Chine qu'elle connaît, celle des campagnes et de la misère, qu'elle écrit. En 2006, le journaliste Mike Meyer, dans un article du *New York Times*, résume cette déchirure fondatrice de Pearl Buck : « *En Chine, elle est admirée mais pas lue. En Amérique, elle est lue, mais pas admirée.* » Il

rappelle comment Pékin, quelques années avant sa mort, refusa un visa à la vieille dame indigne, puisqu'elle avait passé son temps à « *calomnier le peuple chinois et ses dirigeants* »... Il rappelle également l'inlassable militante qu'elle fut – prompte à défendre la cause des Afro-Américains, des féministes ou des enfants issus « *d'unions mixtes* », selon la terminologie d'alors.

Il y a tout cela, en filigrane, dans *L'Enigme éternelle*. Mais il y a plus. On y sent le goût du plaisir, une manière d'égoïsme qui aidera le héros, le beau Rann, à vouloir, en dépit des épreuves, continuer de croquer la vie à pleines dents. Pearl Buck, qui eut bien des amours, se lia, à l'automne de sa vie, avec un certain Theodore « Ted » Harris, danseur professionnel, de quarante ans son cadet. Les enfants de la romancière le considéraient, relève Sheila Melvin, comme « *un aventurier interlope* ». C'est lui et ses amis qui étaient aux côtés de Pearl Buck au moment de sa mort. Plus personne n'est là pour témoigner. *L'Enigme éternelle* devrait donc rester, dans l'histoire, comme le dernier texte de la prolifique écrivaine. A moins qu'on ne découvre, dans vingt ans, un autre manuscrit caché... ■

L'ÉNIGME ÉTERNELLE  
(*The Eternal Wonder*),  
de Pearl Buck,  
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par  
Philippe Vignerot, L'Archipel, 336 p., 21 €.

C'est d'actualité

## Pauvres écrivains

11 000 livres sterling (près de 14 000 euros) : c'est le revenu annuel médian des écrivains professionnels britanniques, en baisse de 29 % par rapport à 2005, selon une étude menée sur près de 2 450 auteurs par l'Authors' Licensing and Collecting Society. De moins en moins d'écrivains peuvent se consacrer exclusivement à leur art, ce qui inquiète l'ALCS : « *Ce déclin (...) pourrait avoir de graves conséquences pour le succès économique des industries créatives au Royaume-Uni.* »

## Barthes, c'est Net

Réunir tous les écrits de (et autour de) Roland Barthes, c'est l'objectif affiché de Roland-barthes.org, nouveau site Internet qui, récemment lancé, réunit déjà une grande quantité d'archives, une impressionnante iconographie et bénéficie d'un annuaire international des barthesiens.

## Echec au « mat »

Votée au printemps, la loi a été promulguée le 1<sup>er</sup> juillet dernier en Russie : elle interdit l'usage du *mat*, l'argot russe, dans les médias, le cinéma et la littérature. Ainsi la présentation publique d'une œuvre utilisant des jurons sera-t-elle sanctionnée par une amende pouvant aller jusqu'à 50 000 roubles (1 000 euros). Des représentants de la culture ont rappelé le goût sérieux de Pouchkine, entre autres, pour le *mat*, et s'apprentent à lancer une pétition demandant la révision et l'assouplissement de la loi.

## « C'est le livre le moins lu de l'été »

JORDAN ELLENBERG, professeur de mathématiques à l'université du Wisconsin, décerne, dans un article du *Wall Street Journal*, ce titre au *Capital*, de Thomas Piketty. Qui est pourtant un phénomène de librairie inouï aux Etats-Unis depuis sa sortie il y a trois mois. Explication : Ellenberg a mis au point une méthode permettant de déterminer si les usagers de la liseuse Kindle d'Amazon parcourent les livres qu'ils achètent, et à quel point. Elle tendrait à prouver que seuls 2,4 % des acquéreurs du *Capital* de Piketty l'ont lu. L'économiste français battrait ainsi le record jusqu'alors détenu par *Une brève histoire du temps*, de Stephen Hawking, lu par seulement 6,6 % de ses acheteurs.

## Habermas, biographé vivant

Le cadeau qu'a reçu le philosophe Jürgen Habermas pour ses 85 ans est de taille : une monumentale biographie de 784 pages, parue le 16 juin chez l'éditeur Suhrkamp (le philosophe fut l'ami intime et le conseiller de l'ancien directeur de la maison, Siegfried Unseld). L'ouvrage est dû au sociologue Stefan Müller-Dooch, auteur en 2003 d'une non moins volumineuse biographie d'un des maîtres d'Habermas, Theodor Adorno (1903-1969), parue chez Gallimard en 2004. Empathique, cet ouvrage devrait constituer une véritable histoire intellectuelle de l'Allemagne de l'après-guerre à travers le destin du plus important de ses philosophes vivants.

## Solidarité pour Le Croquant

En situation délicate, les éditions du Croquant, spécialisées dans les sciences humaines, lancent un appel à la solidarité. Afin de pouvoir poursuivre leur mission, elles demandent aux lecteurs, outre d'acheter et de faire acheter les titres de leur catalogue, de leur adresser des dons ou de souscrire des parts sociales de leur coopérative, puisque c'est la structure qu'elles se sont choisies. Renseignements sur croquant.athes.org.

## Dévoré la vie pleines dents



FILS UNIQUE d'un couple d'Américains de la *middle class*, Randolph Colfax, dit Rann, se révèle, dès sa naissance, au lendemain de la seconde guerre mondiale, extraordinairement doué. Les livres, les femmes, les pays lointains : Rann dévore et observe. Après une liaison torride, mais dénuée de sentiments, avec une belle Anglaise, il entame un mini-tour du monde. Grâce à son grand-père, vieil amoureux de la Chine impériale, puis

auprès de la jeune Stéphanie, d'ascendance asiatique, qui vit en France avec son père, il découvre les complexités d'un univers métissé.

De New York à Paris, en passant par Séoul – guerre de Corée oblige –, le jeune homme fait son apprentissage. Il devient écrivain, réussissant, dès son premier roman (écrit en Corée, alors qu'il est soldat), à faire la « une » des journaux américains. Ses brûlantes retrouvailles avec Stéphanie laissent espérer un *happy end*, symbole de réconciliation entre l'Orient et l'Occident. Il n'en est rien. Rann poursuit son chemin, seul, prêt à toutes les

aventures. Ce roman posthume, en partie autobiographique, éclaire, de façon poignante, parfois naïve, les déchirements dont Pearl Buck elle-même eut à souffrir, tout au long de sa vie. On y retrouve certains de ses thèmes de prédilection : son dégoût de la guerre, sa révolte contre le racisme, et son amour – bien sûr – pour la Chine. ■ c. s.

Dans « Captifs et corsaires », l'historienne américaine Gillian Weiss montre comment l'esclavage d'Européens au Maghreb a finalement conduit la France à coloniser l'Algérie

# Le barbaresque, voilà l'ennemi

NICOLAS WEILL

Les argumentaires utilisés aux Etats-Unis après le 11-Septembre pour justifier la lutte contre le terrorisme et Al-Qaïda ont parfois puisé à un registre inattendu : la lutte historique des Européens contre la piraterie méditerranéenne et le commerce des esclaves chrétiens capturés par les corsaires barbaresques en pleine mer ou sur les côtes du Vieux Continent. D'où l'intérêt d'explorer les origines de cette « analogie barbaresque », comme le fait *Captifs et corsaires*, de l'historienne américaine Gillian Weiss.

Celle-ci appartient à une génération d'historiens nord-américains, spécialistes de la France, qui ne cesse de mettre en évidence, à partir d'archives peu exploitées, l'effet en retour que les entreprises coloniales ont eu sur notre histoire nationale. Ainsi Mary Lewis a-t-elle montré comment la colonisation de la Tunisie a permis d'instituer au cœur de la loi républicaine des discriminations ethniques au XIX<sup>e</sup> siècle (*Divided Rule*, « Diviser pour régner », University of California Press, 2014, non traduit). Ainsi Miranda Frances Spieler a-t-elle vu dans une terre d'exil politique comme la Guyane française le laboratoire où se serait inventé, sous le Second Empire, le sujet de non-droit moderne (*Empire and Underworld*, « Empire et bas-fonds », Harvard University Press, 2012, non traduit). Hélas, cette production d'études postcoloniales demeure trop souvent réservée aux lecteurs anglophones.

## La population mobilisée

On doit donc se réjouir de la traduction de l'ouvrage de Gillian Weiss, qui met en évidence les forces qui, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, ont mené la France à la colonisation de l'Algérie – une entreprise dont les conséquences se font encore sentir aujourd'hui. Si les visées économiques ou impérialistes ont joué leur rôle, l'auteure montre l'importance idéologique de la



Bataille entre Génois et pirates barbaresques, peinture du XVIII<sup>e</sup> siècle. DEAGOSTINI/LEEMAGE

question de l'esclavage des Européens capturés par des pirates en provenance des régences turques d'Alger, Tunis ou Tripoli et du Maroc. Loin d'être une question marginale, ce thème aurait modelé « la perception par la France du monde musulman et des critères de l'être-français », suscitant un « mythe de la conquête » dont le résultat aurait abouti à l'occupation d'Alger par les troupes de Charles X en 1830. On peut discuter l'étendue des conclusions au long cours que l'historienne tire d'un phénomène qui, après tout, n'a concerné que quelques dizaines de milliers d'hommes (et

parfois de femmes) ; se dire que bien d'autres éléments ont concouru à la formation de l'identité « nationale ». Mais les horizons ouverts par cette « autre » histoire de la Méditerranée ont le mérite de nous faire relire la nôtre plein sud.

Pour Gillian Weiss, l'activité des ordres religieux dont la vocation était la libération des captifs chrétiens au Maghreb – les trinitaires, ou « pères rédempteurs » – a produit une imagerie digne de la propagande moderne mise en œuvre pour mobiliser la population dans son ensemble autour d'une cause, « nationale » avant la lettre. La publication de Mémoires illustrés a accompagné les processions bien réglées, à travers toute la France, d'anciens captifs rachetés. Au-delà des souffrances bien réelles subies par les victimes européennes de la piraterie barbaresque, ces parades, ces gravures étalant complaisamment les supplices infligés par les « Turcs » ont contribué à forger toute une mythologie du musulman tortionnaire et sodomite – la corruption des âmes allant, dans l'imaginaire européen, de pair avec celle des corps. Il faudra toutefois de nombreuses décennies, jusqu'au bombardement d'Alger de 1683 par la flotte de Louis XIV, pour que la monarchie absolue, réticente à relâcher les efficaces rameurs turcs de ses galères en échange des chrétiens retenus, prenne le relais des moines.

Alors qu'il y a presque autant d'esclaves blancs au Maghreb que de noirs en Amérique au XVII<sup>e</sup> siècle, la balance s'inverse au point de produire une vision exclusivement raciale de la captivité. Si l'esclave est devenu le Noir, pas question que le Blanc puisse l'être. C'est pourquoi, alors que les rapines des corsaires méditerranéens ne sont plus qu'un phénomène résiduel comparé à la masse exponentielle de la « traite négrière », celles-ci sont invoquées pour justifier l'entreprise algérienne.

Gillian Weiss se récrie face aux récupérations possibles de son travail. Notamment de ceux qui prétendraient mettre en équivalence la servitude des Noirs en Amérique et celle des esclaves des musulmans. L'esclavage des Blancs n'était pas héréditaire. La sortie de la captivité était envisageable, quoique difficilement, par la conversion à l'islam ou le rachat. Même si l'expérience de l'esclavage reste inhumaine pour tous. ■

**CAPTIFS ET CORSAIRES. L'IDENTITÉ FRANÇAISE ET L'ESCLAVAGE EN MÉDITERRANÉE** (Captives and Corsairs. France and Slavery in the Early Modern Mediterranean), de Gillian Weiss, traduit de l'anglais par A.-S. Homassel, Anacharsis, « Essais », 416 p., 27 €.

## Extrait

« Les Frères rédempteurs et les esclaves libérés quittèrent Marseille à pied et traversèrent Aix-en-Provence, Lambesc, Arles, Tarascon et Avignon avant de prendre la route de Lyon jusqu'à Nevers et Fontainebleau. Chaque ville organisait sa propre représentation, qui conservait toujours à peu près la même structure centripète, reflet de la course du pays, de ses lointaines frontières à son cœur le plus sacré. A Paris (...), la procession se reforma le long de la rive droite de la Seine. En tête des archers, des bedeaux, des joueurs de trompette, suivis par 80 frères qui allaient pieds nus, portant des couronnes de laurier pour la victoire, et des bougies pour la lumière divine. Venaient ensuite 40 enfants (...) portant une oriflamme représentant deux anges, genoux à terre. »

CAPTIFS ET CORSAIRES, PAGES 88-89

# Seules face à la misère de l'âge

La sociologue Christelle Avril a mené une enquête auprès des aides à domicile – un monde « repoussoir » dans l'imaginaire populaire

GILLES BASTIN

Peu d'activités sont aussi mal connues que celle des femmes qui prennent soin des personnes âgées lorsque celles-ci ne peuvent plus s'occuper de leur vie quotidienne, tout en n'étant pas assez malades ou fortunées pour s'en remettre à des institutions « totales », hôpital ou maison de retraite. Or le nombre des aides à domicile est passé de 30 000 au milieu des années 1970 à presque vingt fois plus aujourd'hui. Ces aides à domicile sont devenues « le groupe qui a le plus contribué à la croissance et au renouvellement

des couches salariées populaires ces dix dernières années », note la sociologue Christelle Avril.

Celle-ci a passé cinq années au contact de ces femmes dans une ville de la banlieue parisienne. Son enquête, « s'inspirant de la façon dont romanciers et journalistes parviennent à restituer avec justesse l'expérience vécue des dominés », rend visible un monde qui est plus souvent « parlé » qu'il ne parle lui-même. Un monde « repoussoir » dans l'imaginaire populaire : trop féminisé et trop proche des relations de service ou du domestique pour coller au modèle ouvrier avec sa fierté collective, sa culture et sa sociabilité de groupe.

« A bien des égards, le travail des aides à domicile signifie faire des tâches sans qualification reconnue, travailler loin des collectifs de

travail, voire s'apparente à une forme de retour au foyer », écrit la sociologue. Une forme de « sale boulot », aussi, car ces femmes, recrutées pour faire le ménage, les courses ou la toilette, se retrouvent au bas de l'échelle des métiers du soin. Souvent, elles affrontent seules la misère de l'âge.

L'originalité de l'approche de Christelle Avril, qui s'inscrit dans la féconde tradition française d'ethnographie des mondes populaires, inspirée de Pierre Bourdieu et Olivier Schwartz, tient dans sa description des « styles de féminité » produits par les trajectoires de celles qui exercent ce métier. La sociologue découvre que tout oppose deux groupes de femmes. D'un côté, celles qui jouent le jeu du « travail émotionnel » requis par l'institution employeuse. Souvent originaires des

DOM-TOM, d'Afrique ou du Maghreb, ayant passé des diplômes professionnels du secteur des soins du fait de la difficulté à valoriser leur formation générale sur

**LES AIDES À DOMICILE. UN AUTRE MONDE POPULAIRE, de Christelle Avril, La Dispute, « Corps Santé Société », 290 p., 24 €.**

le marché du travail, elles acceptent les cas lourds et les soins pénibles, lesquels leur procurent les ressources nécessaires à une vie émanicipée et un « capital culturel » dans ce secteur d'activité. D'un autre côté, les « autochtones déclassées » qui refusent le soin, de mille manières, se cantonnant au ménage. « Partir lorsque l'appartement est complètement propre, plutôt que

de passer du temps à discuter avec la mamie », ou remplir des tâches de soin constitue le socle d'une certaine fierté dans ce travail », note la sociologue. Celle-ci décrit finement la féminité « virile » de ces femmes en talons, anciennes commerçantes, secrétaires ou coiffeuses, valorisant les tâches ménagères, mais refusant le psychologisme implicite de la relation de soin avec les « vieux », au motif que « celle qui s'occupe, elle déprime pas ».

La description du racisme ordinaire qui anime ce second groupe de femmes – comme l'association employeuse et les personnes âgées, d'ailleurs – est saisissante. Elle illustre le glissement d'une part des classes populaires dans le rejet d'un double « eux » désignant dorénavant les « Noirs » et les « Arabes » au même titre que

## Sans oublier

### Lettres d'espoir

Ils signent « vos vrais amis », « une maman », « un père de famille nombreuse qui veut rester français ». Leurs missives sont souvent touchantes, parfois révoltées, toujours incertaines de parvenir à destination. Dans *Je vous écris de France*, Aurélie Luneau a rassemblé des lettres qu'elle a découvertes dans des archives de la BBC. Ce sont celles que les auditeurs ont envoyées depuis la France occupée à Londres. Autant de témoignages bruts qui sont une autre façon de raconter l'Occupation, dans ce lien tenu aux ondes que les Allemands s'efforcent sans cesse de brouiller. Si la tonalité des correspondances change au fil des années – « Dépêchez-vous ! », intiment les dernières –, c'est toujours l'espoir qui les suscite. Les fac-similés que contient l'ouvrage montrent parfois des dessins ou même des fleurs séchées, autant de remerciements pour ces amis de Londres, « soldats du micro », dont Jacques Pessis fait le portrait dans *Radio Londres, la guerre en direct* (Albin Michel, 240 p., 18 €). ■

**JULIE CLARINI**  
► *Je vous écris de France. Lettres inédites à la BBC, 1940-1944*, d'Aurélie Luneau, L'Iconoclaste/France Culture/France Info, 300 p., 23 €.

### Redécouvrir Racine

Contrairement à Corneille, Racine (1639-1699) ne livra aucun traité en bonne et due forme. C'est, comme le démontre Jean-Christophe Cavallin (connu jusqu'alors pour ses travaux sur Chateaubriand), que sa théorie se déploie tout entière dans quatre de ses tragédies : *Andromaque*, *Bérénice*, *Iphigénie* et *Phèdre*. Renouveau l'approche réflexive de la littérature autrefois portée par les travaux de Lucien Dällenbach sur la mise en abyme, Cavallin identifie derrière chaque pièce une querelle d'ordre théorique et dans chaque intrigue un véritable discours de la méthode. Loin de se limiter à un choix entre amour et politique, le renvoi de Bérénice par Titus prend ainsi la forme d'un débat avec Corneille, plus précisément d'un conflit entre goût pour le « beau sujet » (que privilégiait son aîné) et respect de la régularité (c'est-à-dire des règles reçues d'Aristote). Ces pièces que l'on croyait si bien connaître se chargent d'une nouvelle profondeur, telle *Phèdre*, relue comme défense particulièrement ambiguë de la valeur purgative



et morale du théâtre. ■

**JEAN-LOUIS JEANNELLE**  
► *La Tragédie spéculative de Racine*, de Jean-Christophe Cavallin, Hermann, « Savoir lettres », 322 p., 30 €.

## VOUS ÉCRIVEZ ?

Les Editions Amalthée  
recherchent de  
nouveaux auteurs

Envoyez vos manuscrits :  
Editions Amalthée  
2 rue Crucy - 44005 Nantes cedex 1  
Tél. 02 40 75 60 78  
www.editions-amalthee.com

Le feuilleton

D'ÉRIC CHEVILLARD

## Le club lecture



ON PARLERAIT aujourd'hui d'un « concept » et peut-être oserait-on même le mot « dispositif ». Trop artificiel et systématique, le procédé est tombé en désuétude. Seul un naïf, sinon un parodiste, pourrait avoir l'idée de relancer cette mécanique obsolète. Et pourtant, comme toute antiquité, celle-ci a son charme. L'usure qui eut raison d'elle est pour nos yeux une patine qui leur tirerait presque des larmes, comme ce manche de faux poli par les cals de nos aïeux que nous caressons parfois mélancoliquement sur son râtelier, au fond de la grange, avant de grimper dans la cabine et de faire vrombir les puissants réacteurs fixés sous les ailes de notre moissonneuse-batteuse dernier modèle.

Oui, désormais, nous trouvons de l'agrément à cette convention littéraire dont les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle abusèrent et qui consiste à rassembler une société de camarades autour d'une table ou d'un feu pour leur confier à tour de rôle le soin de narrer une histoire. Ainsi se trousse un recueil de nouvelles astucieusement amenées ou un roman à tiroirs ingénieusement articulé. Ce sont des hommes le plus souvent qui forment ces compagnies réunies par le hasard d'abord, puis par l'habitude, les femmes vaquant encore à on ne sait quelles futilités domestiques. Un narrateur principal campe la situation et préside l'assemblée.

La publication de ces récits en feuilleton explique aussi ce découpage conçu pour les journaux et leurs lecteurs avides de littérature – du moins le public infortuné devait-il se contenter de ces médiocres distractions, la formule 1 et le football étant effectivement tenus en si piètre estime à l'époque que nulle rubrique ne leur était consacrée dans la presse, pas un entrefilet. Tous ces championnats qui aujourd'hui nous passionnent n'attiraient pas foule et nous sommes surpris d'apprendre que le meilleur buteur de la saison avait du mal à nourrir sa famille ; quant au pilote le plus rapide, il ne joignait pourtant pas les deux bouts.

*L'Horloge de Maître Humphrey*, de Charles Dickens, pourrait constituer l'archétype de ce genre feuilletonesque. Le livre fut à l'origine une revue hebdomadaire qui parut sous ce titre entre avril 1840 et avril 1841, avec Dickens pour maître d'œuvre et unique contributeur. Il y fit paraître deux de ses romans, *Le Magasin de curiosités* et *Barnaby Rudge*, qui furent ensuite publiés en volumes. Mais plusieurs nouvelles ainsi surtout que le récit dans lequel elles se trouvent enchâssées restaient curieusement inédits en français.

Bien sûr, il ne s'agit pas du meilleur Dickens, ce n'est ni *Oliver Twist* ni *David*



EMILIANO PONZI

*Copperfield*. G. K. Chesterton a même pu écrire que cette œuvre est celle d'« un Dickens paresseux, un Dickens semi-automatique, un Dickens qui rêve, flottant à la dérive ». Il est vrai que cet ensemble très hétérogène sent un peu la colle et même le fer à souder. Il y a là malgré tout un art de la narration, un sens du détail qui conservent toute leur efficacité pour peu que le lecteur ne se cabre pas devant certaines facilités romanesques et s'efforce de ressembler un peu à celui de 1840 – ce qui est en soi une expérience de lecture fort intéressante, que nous devrions sans doute nous proposer plus souvent.

... L'HORLOGE DE MAÎTRE HUMPHREY (*Master Humphrey's Clock*), de Charles Dickens, traduit de l'anglais par Béatrice Vierne, L'Herne, 336 p., 17 €.

Maître Humphrey possède une âme délicate, un cœur tendre et un esprit raffiné déplorablement celés dans une enveloppe hideuse, un corps bossu dont la difformité est aggravée par les infirmités du grand âge. Il vit seul avec sa gouvernante dans une maison elle-même très de guingois, peuplée de souvenirs et d'araignées. Il vénère sa vieille horloge, « mécanique désuète, engoncée dans une énorme gaine de chêne aux riches et curieuses sculptures ». Dans cette gaine, il stocke des manuscrits anciens et, régulièrement, il en retire un pour en faire la lecture à ses amis, lesquels apportent aussi leur dû d'histoires extravagantes, des aventures médiévales principalement, où les statues s'animent, où les sorcières sont brûlées vives et, quand elles viennent à man-

**Maître Humphrey possède une âme délicate, un cœur tendre et un esprit raffiné déplorablement celés dans une enveloppe hideuse**

quer, une vieille servante « percluse de douloureux rhumatismes » fait parfaitement illusion dans le rôle et dans les flammes.

Ces quelques histoires sont joliment troussées, mais le livre vaut surtout pour la description de Maître Humphrey et de son club de vieillards amateurs de récits terribles et romantiques dont les membres se recrutent par cooptation comme ceux d'une société secrète. Il y a là un gentleman sourd au passé mystérieux, deux amis également maltraités par la vie et même le fameux Mr Pickwick qui reprend du service, toujours escorté de Mr Weller, le cocher à la langue verte et bien pendue, ennemi juré des trains et du hurlement déchirant de leur sirène : « Tenez, v'là deux cent quarante passagers dans la plusse grande estrémité du danger, alors v'là deux cent quarante zurlements dans un seul ! » Petite société de sépulcres blanchis, solitaires et fraternels, qui se racontent des histoires les uns aux autres, en respectant un rituel vétilleux, pour prendre paisiblement congé de la vie et s'endormir enfin d'un sommeil éternel. Ajoutons que cette édition fait la part belle aux illustrations de l'époque et qu'il ne nous manque en somme que le tic-tac de la vénérable horloge pour être tout à fait de la compagnie ■

## Premier roman

ANTOINE COMPAGNON  
professeur au Collège de France

## Vrais faux premiers romans



IL Y A UN AN, Jean Birnbaum m'a proposé de tenir une chronique dans « Le Monde des livres ». Je n'ai pas eu envie de parler des classiques, parce que

c'est ce qu'on attend d'un professeur, ni des best-sellers, parce que peu de « têtes de gondole » méritent qu'on chante leurs louanges. La « critique des beautés », elle, met au défi. D'où le choix des premiers romans : j'en défendrais un chaque mois, séduisant par la langue, étonnant par le sujet, car il serait vain de distinguer un titre de la masse, promise pour la plupart à l'incognito, pour l'enfoncer.

Les premiers romans, c'est un raz-de-marée : près d'une centaine en septembre, une soixantaine en janvier, plus le tout-venant. J'en ai lu beaucoup, ou du moins feuilleté, mais pas tous, loin de là. On faisait le tri et me livrait une sélection. Du coup, quelques-uns des meilleurs m'ont échappé – j'aurais volontiers parlé de plusieurs d'entre eux.

À l'automne, par exemple, *Arden*, de Frédéric Berger (Gallimard) : cette superbe opérète à la Wes Anderson sur la seconde guerre mondiale, dans une monarchie oubliée de l'Europe centrale, réussit à traiter dans le genre fantaisiste de la persécution des juifs. Mais le livre n'avait pas besoin d'être complimenté : il a obtenu le Goncourt du premier roman, après avoir frisé le prix tout court, qu'il aurait mérité.

Ou, cet hiver, *En finir avec Eddy Bellegueule*, d'Edouard Louis (Seuil) : ce récit du coming out d'un adolescent ordinaire dans une France rongée par le chômage et l'alcool avait de quoi émouvoir avec ses phrases comme des coups, aux rares subordonnées.

## Le sentiment de la langue

Je m'étais fixé des règles : varier les maisons d'édition (pas plus d'une chronique pour chacune), veiller aux petites, respecter une quasi-parité, diversifier les genres. Et, sauf exception, éviter les récits de formation qui, gay à l'Eddy Bellegueule ou straight, forment le gros de la troupe.

Le bilan ? Condamné volontaire à une berge de premiers romans français, je n'ai pas eu la moindre peine à réunir une douzaine de livres curieux et prometteurs, avant tout par leur sentiment de la langue. Sans cette affinité, la cause est perdue. Or, j'aime les phrases un peu étoffées. J'ai affectionné Duras comme tout le monde, mais je déplorerais que tout le monde écrivit comme Duras.

Côté usages, quelques auteurs recensés m'ont envoyé un mot (ou plutôt un mail), et j'en ai rencontré un, chaleureux, à un Salon du livre où nous signions côte à côte (ces fêtes, indispensables à la librairie, il faudrait aussi les chroniquer). Les autres ont pu juger qu'ils n'avaient pas été assez encensés.

Un regret ? J'avais entamé une chronique sur un livre qui me plaisait bien, *Buvar. Une biographie de Caroline N. Spacek*, de Julia Kerninon (Le Rouergue, 200 p., 18,80 €). C'est l'histoire d'un grand écrivain, une femme encore jeune, retirée du monde et revêche. Un jeune homme qui la révère réussit à l'amadouer et elle se confie à lui, lui révèle qu'elle doit tout à l'écrivain qui l'a formée et qu'elle a supplanté. Puis elle le chasse. Sans être aussi aventureuse que *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert*, cette autopsie à l'américaine ne manque pas de style.

Or, une formule du « Prière d'insérer » m'arrêta : « premier roman en littérature générale ». D'autres romans l'auraient donc précédé dans des littératures plus particulières ? Oui, semble-t-il, sous pseudo. Scrupuleux, je me suis abstenu. Mais lisez *Buvar*. Ainsi on peut écrire autant de premiers romans que l'on voudra en changeant de nom, comme Gary signa Ajar pour se ressourcer. La notion en prenait un coup. N'y a-t-il pas toujours eu un autre roman avant le premier ? La prochaine fois, il faudra chroniquer les seconds livres. ■

## Le livre qui n'en finit jamais



« LES HUMAINS parlent le quart de la parole », affirme l'antique texte indien du *Rigveda*. Ailleurs,

dans les trois quarts restants, se tiendrait la puissance véritable de la parole, se déploieraient ses effets. De multiples processus silencieux se dérouleraient donc en deçà et au-delà de ce qui est effectivement dit. Directement liés aux sons prononcés, ils sont pourtant d'un autre ordre. Ou plutôt, ils conduisent à repenser autrement ce que nous dénomons « parole » : au lieu d'être créée, elle se révèle créatrice.

Cette thématique très ancienne, les *Upanishad* l'ont reprise, approfondie, métamorphosée, pour aboutir à l'une des plus singulières démarches de toute l'histoire. Cette douzaine de textes de longueur inégale, rédigés en sanskrit entre le VIII<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, forme un des

... LES UPANISHAD, traduit du sanskrit et édité par Alyette Degraçes, Fayard, « L'espace intérieur », 586 p., 32 €.

trésors spirituels majeurs de l'humanité.

Nés d'une réflexion sur les rituels, sur le statut de la parole dans les sacrifices, les *Upanishad* ont élaboré non pas une philosophie systématique et argumentative, mais une sorte d'expérience sensible, à la fois intellectuelle et poétique, du chemin vers la connaissance suprême. Comment parvenir à concevoir, dire et enseigner l'absolu, par définition inconcevable, ineffable et intransmissible ?

Tel est le défi, par principe impossible à relever, avec lequel tente de ruser un jeu très subtil de métaphores, de questions et réponses, de changements de registre. Cette perpétuelle mise en abyme du dit et du non-dit, du dicible et de l'indicible, fait de la simple lecture de ces textes, pour quiconque s'y adonne, un itinéraire mémora-

ble, sinon décisif. Encore faut-il pouvoir y accéder. Il n'y avait, jusqu'à présent, que des traductions françaises disparates et dispersées, de qualité inégale.

## Divergences et querelles

Le travail remarquable de la philosophe et sanskritiste Alyette Degraçes permet, pour la première fois, de lire l'ensemble des *Upanishad* dans une traduction française conduite d'une seule main. À première vue, le résultat paraît rigoureux et élégant, et la substantielle présentation, ainsi que les 2 312 notes de bas de page... évitent nombre de malentendus. Car divergences et querelles se sont amoncelées, dans la longue histoire des interprétations et commentaires de ces textes, parmi les plus lus du domaine sanskrit. Du philosophe Shankara, qui les revisite au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, jusqu'à Sri Aurobindo au début du XX<sup>e</sup> siècle, les *Upanishad* n'ont

## Figures libres

ROGER-POL DROIT

cessé de susciter de nouvelles élaborations.

L'Europe, elle, n'a commencé à les découvrir qu'à la fin du siècle des Lumières, dans une transposition du Français Anquetil-Duperron, traduction d'une version persane, et non des originaux sanskrits. Ce qui n'empêcha pas Schopenhauer de s'en enthousiasmer, au point de considérer à plusieurs reprises ces « *Upanek'hat* » comme un des piliers de sa propre pensée. Quoi qu'il en soit, en dépit de nombreux lecteurs depuis deux siècles, la rencontre avec l'Occident demeure encore récente, à l'échelle de l'histoire des cultures. Cette édition en constitue un nouveau jalon.

Que vous restiez en ville ou prépariez vos valises, voilà un livre qui vous fera voyager – dans tous les sens du mot. En outre, c'est sans doute le seul ouvrage dont, même en le lisant intégralement, vous aurez toujours au moins les trois quarts encore à découvrir... ■

# Sa Majesté George R. R. Martin

L'écrivain américain, auteur mondialement célèbre du cycle de fantasy « Le Trône de fer », rencontrait ses fans à Dijon le 3 juillet, où il a reçu un accueil royal. « Le Monde des livres » a assisté à l'événement

NILS C. AHL  
Envoyé spécial à Dijon

Et soudain, Dijon devint Port-Réal (King's Landing, en version originale), la capitale du royaume des Sept Couronnes (en V.O., *The Seven Kingdoms*), haut lieu de la série littéraire et télévisée « Le Trône de fer » (en V.O. encore : « A Song of Ice and Fire » pour la première, « Game of Thrones » pour la seconde). Le 3 juillet, son auteur, l'Américain George R. R. Martin, est annoncé dans l'ancienne capitale des ducs de Bourgogne. Devant la librairie Grangier, dans le centre-ville, une longue queue de plusieurs dizaines de mètres : ses lecteurs l'attendent patiemment – un échantillon, en tout cas, des quelque 2 millions de fans français de la saga. Certains sont déguisés et grimés, d'autres semblent profiter de leur pause-déjeuner. Une femme d'une quarantaine d'années nous confie qu'elle a lu le fameux cycle de fantasy, qui met en scène les luttes de pouvoirs et les machinations criminelles au pays de Westeros, à l'occasion d'une période de chômage, sur les conseils de son fils. Sous un soleil écrasant, la foule reste disciplinée, comme une colonne de soldats traversant le terrible désert Rouge (The Red Waste...) du continent imaginaire d'Essos.

**Dijon.** L'écrivain, né en 1948 dans le New Jersey, élu en 2011 par le magazine *Time* comme l'une des personnes les plus influentes du monde, visite la France pour la première fois. Il a atterri à Paris, où il a passé quelques heures discrètes, mais c'est en Bourgogne qu'il accueille avec un grand sourire ses admirateurs pour leur dédicacer ses livres d'une signature large et rapide. Grégory Morel, l'un des libraires de Grangier, est à l'origine de cette visite. Pendant un an, il a cherché un « biais, des éléments d'accroche » : « La ville de Dijon, l'histoire du duché, sa place dans Les Rois maudits [de Maurice Druon, dont se réclame Martin], ou encore la venue dans la ville de sa consœur Anne Rice en septembre. » Encouragé par l'éditeur français de Martin, bien accueilli par son agent, le libraire est soutenu dans son entreprise par la ville, qui n'hésite pas à mettre en place des moyens pour assurer la sécurité du public, détourne des lignes de bus et installe des barrières dans le quartier, ce jeudi après-midi de juillet. En souriant, Grégory Morel ne boude pas son plaisir : « Je n'ai jamais douté que la venue de Martin allait faire bouger les gens et qu'ils seraient au rendez-vous. » De fait, dans la



George R. R. Martin et ses fans à Dijon, le 3 juillet.  
PHILIPPE MERLE/AFP

foule, on croise des Suisses et des Allemands, venus en Bourgogne pour l'occasion. La ville en profite pour organiser également une visite du vieux Dijon avec des journalistes.

« **L'Œuf de dragon.** » Le prétexte à la venue de George R. R. Martin en France est la parution d'un nouveau roman, *L'Œuf de dragon*. La carrière de l'écrivain est longue de plusieurs dizaines de romans et de nouvelles depuis les années 1970. Si « Le Trône de fer », qui a commencé à être publié en 1996 aux Etats-Unis, est l'une de ses principales occupations depuis plus de deux décennies, il y a ajouté trois textes au fil des années, en forme de préludes épars – *L'Œuf de dragon* est l'un d'entre eux. Des dizaines d'exemplaires de ce dernier sont proposées aux acheteurs, mais, dans la file, les admirateurs de l'écrivain tiennent majoritairement à la main un volume du « Trône de fer », parfois un coffret DVD de la série que la chaîne américaine HBO en a tiré pour le plus grand plaisir de millions de fans à travers le monde. Quoi qu'on lui tende, George R. R. Martin, qui est aussi scénariste et producteur de cette dernière, continue de signer en souriant. Quatre heures durant.

**Moyen Age.** Devant la librairie Grangier, à la gauche de la foule drainée par des barrières mobiles, un espace a été aménagé pour des « animations ». Vu le temps passé par les fans à piétiner au soleil, l'idée est bienvenue. Dijon a fait un choix de lecture, celui du roman historique, constamment revendiqué depuis le début du « Trône de fer » par George R. R. Martin, qui n'oublie jamais de citer Les

*Rois maudits* comme l'une de ses inspirations. Sans surprise, ce jeudi, plusieurs associations se livrent à des reconstitutions : démonstration d'arts martiaux et de combat en armure, tentes consacrées à l'herboristerie ou au tissage, ainsi que des danses du Moyen Age. Certains de leurs membres se réclament de l'œuvre de l'écrivain américain, d'autres avouent n'avoir jeté qu'un coup d'œil à son adaptation télévisée. Le président de l'association De Taille et d'estoc (dont le but est de reconstituer d'anciens arts martiaux européens) admire les livres de George R. R. Martin, mais déplore avec une grimace « la malédiction du spécialiste qui vous gâche toujours le plaisir » : il relève de la même manière les détails pertinents, intéressants dans la reconstitution d'un Moyen Age imaginaire, et les mises en scènes qui tiennent au genre particulier de la fantasy « et du film hollywoodien ».

**Fantasy.** Car les inspirations et les influences de George R. R. Martin sont bien plus diverses et riches que ne le laissent croire les reconstitutions médiévales dijonnaises – fort intéressantes, cela dit. Au chapitre historique, il ne s'agit pas que de l'Angleterre de la guerre des Deux-Roses (1450-1485) – mais également de toute une mythologie liée à l'Antiquité et aux civilisations perdues. Littérairement surtout, les mondes du « Trône de fer » sont un contre-pied à ceux de J. R. R. Tolkien : les rapports de la magie et du réalisme sont inversés : il n'y a plus de sorciers (pour faire court) ; seuls subsistent d'un enchantement primitif quelques vestiges auxquels on ne croit plus, comme des dragons ou des géants. De ce point de vue, la bibliothèque municipale de Dijon

a préparé une exposition qui tombe juste, où les livres d'heures se mêlent aux ouvrages scientifiques, aux globes terrestres et aux gravures représentant des créatures fantastiques, des serpents et des dragons. Ce mi-chemin entre le fantastique et l'historique fait écho au genre et au style (par ailleurs très éloquent) des romans de l'écrivain américain. Gregory Morel, chez Grangier, ancien responsable du rayon science-fiction, le rappelle : « Il a révolutionné la fantasy. »

**Série télévisée.** Surtout, George R. R. Martin a donné une tout autre audience au genre auquel il est aujourd'hui identifié. Plus exactement, l'impressionnante adaptation télévisée de HBO (dont la diffusion a commencé en 2011 : la troisième saison a réuni 13,6 millions de spectateurs dans le monde, et la quatrième est en cours de diffusion, en France, sur OCS) a fait exploser les ventes de ses livres et suscité un engouement sans précédent pour son cycle romanesque. Ses publics ne sont plus ceux de la fantasy traditionnelle. Les profils très variés des admirateurs qui attendent sous le soleil bourguignon le rappellent. Pour les amateurs de reconstitution médiévale, le constat est sans appel : « La série a tout changé », admet l'un d'eux, qui n'a pourtant pas lu « Le Trône de fer ». Il en serait probablement de même pour les entreprises qui commercialisent de multiples produits dérivés du livre (poussés sur le marché par la série) : jeux de société, figurines, etc. En fin d'après-midi, la foule est toujours aussi impressionnante dans le centre-ville de Dijon – certains visages sont cuits par le soleil ou par le feu d'un dragon, on ne sait plus trop. ■

## Qui, du dragon ou de l'œuf ?...

QUATRE-VINGT-DIX ANS avant que ne débute l'intrigue du « Trône de fer », un tournoi organisé à l'occasion d'un mariage réunit champions et chevaliers errants. Parmi ces derniers, Ser Duncan, un géant maladroit mais pas sans esprit, chevauche une vieille haridelle, accompagné d'un drôle de garçon chauve, surnommé l'Œuf – en fait, un rejeton royal voyageant incognito. Le vainqueur du tournoi remportera l'un des derniers œufs de dragon en circulation. Martin aime les tournois et les mariages, les chevaliers errants et les complots. Et forcément : en point de mire de ce court roman, une rébellion qu'il s'agit d'étouffer... dans l'œuf.

Comme J. R. R. Tolkien avant lui, George R. R. Martin ne se contente pas d'un grand roman épique mais persiste, au fil des livres, à brosser le tableau d'un

monde entier. Les personnages et les familles sont aisément reconnaissables, le royaume des Sept Couronnes, toujours agité par les mêmes rivalités, la même soif de pouvoir et de sang. *L'Œuf de dragon* est parfait à sa façon, c'est-à-dire à la manière d'un épisode de la série télévisée « Le Trône de fer » : de la violence, des intrigues, des dialogues courts et entrelardés d'insanités, de la boue, le poids de l'histoire et un peu de sexe. La formule est imparable, particulièrement efficace. Jouant sur les références et multipliant les clin d'œil, l'écrivain américain ressert un petit peu de Westeros à son lecteur assoiffé et heureux. A ras bord, merci. ■ N. C. A.

**L'ŒUF DE DRAGON**  
(*The Mystery Knight*),  
de George R. R. Martin,  
traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Patrick Marcel,  
Pygmalion, 176 p., 15,90 €.

## Horace Engdahl

Non content d'être faiseur de Nobel de littérature, polyglotte, musicien... ce Suédois écrit, comme en témoigne « La Cigarette et le Néant ». Mais, prétend-il, c'est tout à fait involontaire

# « Ce n'est pas moi, c'est lui ! »

FLORENCE NOUVILLE

Il est l'homme qui, chaque année à la mi-octobre, a fait trembler et espérer les meilleurs écrivains de la planète. De 1999 à 2009, Horace Engdahl, alors secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise, a annoncé au monde le nom du nouveau Prix Nobel de littérature. Aujourd'hui, il n'occupe plus cette fonction, mais il reste l'un des hommes-clés du prix. Et il publie un livre.

« C'est quand même téméraire, non ? » Horace Engdahl me regarde d'un air faussement interrogateur. Téméraire ? Qu'est-ce qui est téméraire ? « Eh bien, ça. Etre l'un des membres les plus éminents du jury Nobel, le grand manitou des lettres internationales, l'arbitre des élégances en matière de littérature... C'est quand même audacieux d'être tout ça et de prendre soi-même au grand jour le risque d'écrire des livres... »

Engdahl rit de bon cœur. Puis confesse, dans un français impeccable : « Mais ce n'est pas moi. C'est lui ! – Lui ? – Celui qui écrit... Il est en moi. Incontrôlable. Parfois, il reste endormi des mois entiers. Mais

## « Je ne trouve pas que les États-Unis soient le centre du monde littéraire »

quand il se réveille, je n'y peux rien. Il écrit, c'est tout. »

Horace Engdahl rit encore. Il n'est pas schizophrène, mais jure qu'une force indomptable le meut. Elle peut se déclencher à tout moment. De jour comme de nuit. C'est pourquoi il doit avoir à portée de main, dans son veston ou sur sa table

## Parcours

**1948** Horace Engdahl naît à Karlskrona, en Suède.

**1992** Il publie *Stilen och lyckan* (« Le style et le bonheur », non traduit), des essais sur la littérature.

**1997** Il est élu membre de l'Académie suédoise.

**1999-2009** Il est secrétaire perpétuel de l'Académie suédoise.

de nuit, ce carnet noir aux armes de l'Académie suédoise qu'il brandit devant moi. « Je le porte toujours sur moi, au cas où se mettrait justement en route ce processus d'écriture involontaire, pour ne pas dire automatique... Soudain, le texte se présente à moi. Sur n'importe quel sujet, l'Europe, l'amour, la politique... Les mots m'arrivent tels qu'ils sont là », dit-il en montrant sur la table son ouvrage publié.

La *Cigarette et le Néant* n'est pas le premier livre d'Horace Engdahl. Né en 1948 à Karlskrona, dans la province suédoise du Blekinge, Engdahl a d'abord étudié la littérature à l'université de Stockholm et préparé une thèse sur le romantisme suédois. « C'était dans les années 1970, dit-il. Je m'étais mis en tête de faire une carrière universitaire en littérature comparée. Et puis, avant même que je ne termine ma thèse, on m'a éjecté

de l'université... » En 1977, avec un groupe d'amis, il fonde la revue *Kris*, qui accueille des contributions d'essayistes, de philosophes, de jeunes poètes. « Derrida nous avait envoyé un texte inédit intitulé La Loi du genre. » En 1988, quand la revue s'arrête, il devient critique de danse. Il rencontre Jean-Claude Gallotta, suit de près Pina Bausch et Merce Cunningham, publie les écrits de Birgit Akesson, *Faire des traces dans l'air*. Il écrit aussi. Des essais (non traduits) sur la chorégraphie contemporaine, le ballet classique, la danse et la sculpture. Est-on loin de la littérature ? Pas si sûr. « C'est en écrivant sur la danse que j'ai appris à écrire, dit-il. Auparavant, j'écrivais strict, serré, contrôlé... La danse m'a libéré. Avec elle, il faut inventer ses propres mots... »

La *Cigarette et le Néant* n'est pas le premier livre d'Horace Engdahl. Mais c'est le premier qui n'est pas un essai. Il se présente comme une collection de fragments personnels, littéraires, graves ou humoristiques, intimes parfois. « Une collection oui, ou... comment dit-on pour les abeilles ? Un essaim, voilà, un essaim de fragments. » Cette manière d'écrire lui est venue à la lecture d'un philosophe danois. « Un élève de Kierkegaard, mais très indépendant et provocateur. Un philosophe qui est aussi compositeur de musique, un grand talent contemporain, hélas méconnu, Kasper Nefer Olsen, vous connaissez ? » Olsen avait écrit une thèse sous cette forme, émietée. « Au fil de ma lecture, je notais dans les marges des remarques, des protestations, des débuts de polémique... Je me suis aperçu que tout cela finissait par constituer un ensemble de contre-fragments. » A l'époque, Engdahl est critique littéraire au grand quotidien suédois *Dagens Nyheter*. Il décide de réunir ces morceaux en un livre qui aura un gros retentissement en Suède. Il s'amuse à nouveau : « C'est ainsi, voyez-vous, que "lui" – je veux dire celui qui écrit en moi – s'est soudain trouvé conforté et stimulé. A partir de ce jour, il a n'a plus cessé de produire. Sans effort et en fragments. »

Horace Engdahl cite l'un de ses modèles, lui aussi amateur de formes brèves, Roland Barthes. Et aussi Chamfort ou La Rochefoucault. Grand francophone et

## Extrait

« Qui se souvient d'un critique, une fois qu'il n'est plus de ce monde ? On ne va pas donner son nom à une école, ni ouvrir un musée où il a vécu (...). Toutefois, il y a des gens pour qui le titre d'un recueil d'aphorismes ou un essai – Kritisches Fragmente de Friedrich Schlegel, S/Z de Roland Barthes – a la même puissance incantatoire qu'au Moyen Âge l'évocation de certaines reliques. De tels titres font naître l'insolite pensée que le critique pourrait être quelque chose d'autre, de plus élevé, de moins prosaïque (...). Le projet d'une critique plus audacieuse devra commencer par réfuter l'objection selon laquelle ce but est incompatible avec les besoins du lecteur ordinaire. »

LA CIGARETTE ET LE NÉANT, PAGE 73

francophile, il avoue avoir un faible pour le XVIII<sup>e</sup> siècle. En ce moment, il se passionne pour l'œuvre du comte de Kreutz, qui fut ambassadeur de Suède à Paris entre 1763 et 1783. « C'est lui qui a transmis à la Suède les idées des Lumières, dit-il. C'était un ami de Diderot et de Marmontel qui tenait salon chez M<sup>me</sup> du Deffand et recevait Voltaire à sa table. Comme il existait une section spéciale de la police secrète de Louis XV qui surveillait les diplomates, nous disposons aujourd'hui de tous les rapports secrets sur ses soirées, ses excursions, ses maîtresses... » Cela tombe bien pour Engdahl, qui prépare un livre sur Kreutz. Ce jour-là, il arrive d'ailleurs des archives des affaires étrangères, où il travaille lors de ses passages à Paris.

Honnête homme égaré au XXI<sup>e</sup> siècle ? Comme s'il ne lui suffisait pas de parler

de cinq langues (le suédois, l'anglais, le français, l'allemand et le russe), d'être expert en art chorégraphique et l'un des meilleurs spécialistes européens de la littérature suédoise, Horace Engdahl a bien failli devenir musicien. « Jusqu'à l'adolescence, je me voyais comme mon père, officier de marine. Mais à 15 ans, j'ai rencontré la musique classique. Elle m'a frappé avec une force inouïe. Comme une attaque de l'extérieur. Pendant des années, j'ai passé trois ou quatre heures par jour devant mon piano. Une folie, une maladie. »

Finalement, l'écriture l'a emporté. A Stockholm, aujourd'hui, Engdahl met à profit sa connaissance des langues pour traduire en suédois des œuvres qu'il veut faire découvrir à ses compatriotes – il est notamment le traducteur de Maurice Blanchot et de Jacques Derrida. Pour le Nobel, il veut être attentif à tout ce qui se crée, partout. « On nous reproche de négliger la littérature américaine, nous confiait-il en 2007 dans son bureau de Gamla Stan. Nous sommes tellement américanisés que les critiques lisent Philip Roth et Joyce Carol Oates comme si c'était l'incarnation de la grande littérature. Et c'est tout ce qu'ils connaissent. Pour moi, c'est de l'ignorance. Je ne trouve pas que les États-Unis soient le centre du monde littéraire. L'anglais est une langue importante, mais ce n'est pas la langue universelle. La seule langue universelle de la littérature, c'est la traduction. »

Continuera-t-il à écrire des livres qui ne sont pas des essais ? Envisage-t-il de se lancer dans la fiction pure ? « Vous ne croyez pas si bien dire. L'hiver dernier, j'ai écrit le début d'un roman. Ma femme m'avait quitté, c'était l'effondrement. Dans l'obscurité de l'hiver, j'ai emménagé dans une garçonnière où j'ai écrit pour me raconter à moi-même ce qui m'arrivait. » Et puis ? « Je me suis interrompu. Le récit ne prenait pas la direction que j'attendais. Il se passait des choses dans ma vie qui ne collaient pas avec les nécessités de la littérature. La réalité est parfois un mauvais roman... » S'il le termine un jour, le publiera-t-il ? « Ce serait difficile, admet-il en riant. Difficile ou, comment dites-vous ? Téméraire... Là oui, je crois que je devrais vraiment prendre un pseudonyme. » ■



RAPHAEL GAILLARDE/GAMMA-RAPHO

## Eclats, bijoux, perles

Dans le fascinant *Roland Barthes par Roland Barthes* (Seuil, 1975), on peut lire que le fragment a « son idéal » : « une haute condensation, non de pensée, de sagesse ou de vérité (comme dans la Maxime), mais de musique : au "développement", s'opposerait le "ton", quelque chose d'articulé ou de chanté, une diction. »

L'élève Horace Engdahl a retenu la leçon du maître. Non qu'il n'y ait pas de sagesse ou de vérité dans les courts textes, critiques, apostilles ou aphorismes de *La Cigarette et le Néant*, au contraire. Mais l'intéressant est le phrasé de l'écrivain-musicien – on trouve d'ailleurs, page 25, un très intéressant passage sur ce qui fait que la voix d'un écrivain sonne « juste et vrai ». Des plus sérieuses aux plus amusantes, Horace Engdahl livre ici mille réflexions. Sur la littérature engagée : « Le point de départ de l'écrivain doit

être celui du tenancier de bar : ne pas chercher à améliorer le genre humain. » Sur la séduction : « Le pire outrage qu'un homme puisse faire à une femme, c'est d'être insignifiant. » Sur nos croyances : « Nous nous accrochons à nos préjugés de peur d'être dupés par les orateurs de talent. » Sur l'ironie : « L'ironie qui disqualifie le réel est le refus de se laisser envahir par la vie. C'est comme s'interdire tout abandon de soi. En définitive, il ne reste plus que l'orgueil. »

Chaque page ou presque contient son éclat, son bijou, sa perle. Comme l'auteur lui-même, on voudrait ne jamais se départir d'un petit carnet, pour noter et noter encore. ■ FL. N.

LA CIGARETTE ET LE NÉANT (Cigaretten efterat), d'Horace Engdahl, traduit du suédois par Elena Balzamo, Serge Safran, 158 p., 17 €.